

Raoul Le Jeune
LE
RUBAN ROUGE



frs
2 50

COLLECTION FAMA
94, Rue d'Alésia
PARIS XIV^e



C90926

Lauriette Ueb
14 rue de L'Encheval

Paris 19^e.

**LE
RUBAN ROUGE**

C 90926

RAOUL LE JEUNE

LE
RUBAN ROUGE

ROMAN



SOCIETE D'EDITIONS
PUBLICATIONS ET INDUSTRIES ANNEXES
ANC' LA MODE NATIONALE
94, rue d'Alésia, 94 — PARIS (XIV^e)

LE RUBAN ROUGE

CHAPITRE PREMIER

Les ardents rayons du soleil de la mi-Août pesaient comme une chape de plomb sur la ville d'Alger.

Dans les rues presque désertes, à cette heure, du début de l'après-midi, un souffle chaud brûlant glissait sur les maisons blanches.

Incapable d'un effort soutenu, chacun faisait la sieste.

La ville était comme morte.

Etendu dans un rocking-chair sis sur un vaste balcon qu'abritait un immense store de toile blanche, Jean Frénol, sans veste, le col de la chemise souple largement ouvert, goûtait au *dolce farniente* ; parfois, une brise légère venue du large faisait trembloter les franges du store. Au loin, la Méditerranée étendait son immensité semblable à un colossal saphir.

D'un cendrier en verre jaune safran placé sur un

petit guéridon, une cigarette achevait de se consumer. Jean Frénol paraissait s'intéresser aux méandres compliqués que faisait la fumée bleuâtre montant vers le velum ; alors, un sourire venait égayer son visage, hâlé par les vents du sud, d'où il était rentré depuis peu de temps ; sa main lentement se porta à ses lèvres et il lança un baiser vers l'infini ; peut-être son imagination venait-elle de créer dans les volutes de fumée les contours d'une image chère, car, de sa main ouverte, du bout des doigts on eût dit qu'il caressait l'impalpable fumée. Un nom fusa de ses lèvres.

— Josette !

Puis, son sourire s'évanouit.

— Etre si loin l'un de l'autre...

Soudain, un timbre grelotta, arrachant le jeune homme à son rêve.

— Ban-Diouf ! cria-t-il.

Presque aussitôt un tirailleur sénégalais se présenta et rectifia la position.

— Ti a appelé, ma liet'nant ?

— On a sonné ; va voir qui, à cette heure, en pleine canicule, est assez fou pour venir jusqu'à moi.

— Vi, ma liet'nant.

— Dépêche-toi !

Le sénégalais, sans trop de hâte, alla ouvrir.

Un jeune officier, tenant son képi de la main gauche, s'épongeant le front de la main droite, entra.

— Ton lieutenant est là ?

— Vi, ma liet'nant, y être sur balcon.

L'arrivant s'empressa, traversa une petite pièce, puis pénétra dans la salle où Jean Frénol, ayant quitté son rocking, s'avançait vers le visiteur, la main tendue.

— Qu'y a-t-il donc ? questionna-t-il, le visage légèrement soucieux. Il faut que ce soit sérieux pour qu'à cette heure-ci, tu viennes jusqu'à moi, mon vieux Pierre. Est-ce la guerre qui...

— Non, rassure-toi à ce sujet.

— Alors ?

— Tiens ! sacré veinard ! Prends ce pli, il t'appartient. J'étais au cercle quand le commandant Chanut est arrivé, te cherchant. Mais lis, regarde !

Jean ouvrit l'enveloppe jaune, et après avoir pris connaissance du contenu de la lettre, sauta, battant des mains.

— Enfin ! ça y est ! Je quitte cette fournaise. Je rentre en France !

— Et plus... tu es affecté au régiment que commande mon père c'est-à-dire surtout que tu vas revoir ma chère petite sœur, ma petite Josette, celle que nous considérons dans ma famille comme la fiancée.

— Jour béni entre tous ! Ban Diouf ! Ban Diouf !
Le tirailleur parut.

— Eh bien ! qu'est-ce que tu attends pour nous apporter de quoi nous rafraîchir. Allons vite, et que ça saute !

— Vi, ma liet'nant.

Tandis que l'ordonnance s'éloignait, transporté, fou de joie, Jean embrassa son camarade sur les deux joues.

— La vie est belle ! La vie est belle ! clama-t-il. Ah ! rentrer en France, retrouver Josette, que, depuis plus d'un an je n'ai pas revue. De l'Afrique, j'en ai assez aussi...

— Peut-être regretteras-tu la vie si heureuse sur cette partie du globe...

— Je ne dis pas non, mais si j'y reviens, je ne serai pas seul, Josette...

— Oui, j'ai compris. Ah ! veinard ! Mais dis-moi, tu nous regretteras bien un peu, tes camarades... Il est vrai que là-bas...

— Toi, jamais, mon brave Pierre, je ne pourrai t'oublier, mon vieux copain de toujours. En attendant, il fait chaud, chaud. Buvons à cet heureux événement.

Ban Diouf avait apporté une bouteille d'anis et deux carafes d'eau bien fraîche ; une buée se plaquait sur les parois extérieures des récipients.

Assis tous deux maintenant sur le balcon, les jeunes officiers étaient silencieux.

Chacun suivait la roue de ses pensées, pensées que l'on pouvait presque deviner sur leur visage. Joie immense chez Jean, mélancolie mêlée à un peu de tristesse chez Pierre d'Armagne.

Tous deux avaient préparé l'École de Saint-Cyr dans le même lycée parisien et avaient vu ensemble leurs études couronnées par le succès en entrant à l'âge de dix-huit ans à la grande école militaire. Une amitié plutôt fraternelle les unissait, aussi leur joie fut-elle grande quand ils furent, à la fin de leur deuxième année d'école, désignés pour servir en Afrique dans le même régiment.

Vingt-quatre ans, deux galons ornaient leurs manches depuis bientôt deux ans.

Jean, légèrement plus grand que son camarade, était, ainsi que ce dernier, très joli garçon blond aux yeux bleus ; seule, la couleur des pupilles différait : chez Pierre, celles-ci avaient une couleur gris ardoise qui lui donnait un air plus dur, moins avenant qu'à Jean. Une petite moustache blonde

estompait à peine la lèvre supérieure de Jean, tandis que son ami était complètement imberbe.

Si Pierre d'Armagne avait encore sa mère, son père, colonel d'un régiment en garnison non loin de Paris, Jean était seul au monde, ayant perdu ses parents, alors qu'il était encore sur les bancs du lycée. Son père, docteur en médecine, était un ami intime du colonel. Sur son lit de mort, il avait demandé à l'officier de veiller sur son fils, d'en être le tuteur. Le colonel d'Armagne avait tenu sa promesse et sut gérer la grande fortune de l'enfant qui lui était confié. Aussi Jean était-il considéré comme appartenant à la famille de son camarade. Toutes ses permissions, il les passait chez les d'Armagne.

Pierre avait une sœur, Josette, de cinq ans sa cadette, fort jolie, brune aux yeux noirs, au visage d'un ovale parfait, fine, élancée, très enjouée. Les deux jeunes gens éprouvaient un réel plaisir à se réunir et à bavarder longuement.

Peu à peu le sentiment de sympathie, d'amitié, s'était mué assez rapidement chez Jean en un autre plus doux, plus prenant, plus captivant et aussi un peu plus tyrannique ; l'amour était né en son cœur, et le jeune homme n'aspirait plus maintenant qu'à unir sa vie à celle de Josette.

Aussi combien pouvait être grande sa joie en pensant que bientôt il allait être là-bas, en France, auprès de celle qu'il aimait, et sa pensée, en ce moment, flottait bien loin de cette maison d'Alger que surchauffait le soleil.

Toutes autres étaient les pensées de Pierre. Aucun visage chéri ne venait hanter ses rêves ; l'amour ne l'avait pas encore touché de ses flèches, et, tout en partageant la joie de son camarade, une grande tristesse l'envahissait : son ami, presque son frère,

allait le quitter, le laisser seul ici, où, bien des fois, le spleen viendrait le visiter.

— Bast ! murmura-t-il, en jetant dans le cendrier sa cigarette presque achevée, je ne moisirai guère ici maintenant...

— Que dis-tu ? fit Jean, se tournant vers son camarade.

— Puisque tu me quittes, je suis décidé, moi aussi, à trouver un permutant en France.

— Je ne te l'aurais pas conseillé, mais je t'approuve. Quatre années passées sous le ciel africain, dont trois dans le bled, ça suffit, surtout si, comme je le crois, tu désires fonder un foyer.

— C'est mon intention, mais l'heure n'est pas encore venue.

— A moins que tu n'épouses quelque femme berbère.

— Tu peux blaguer, mon vieux Jean, et parler à ton aise. Dans quelques mois, je vais recevoir l'ordre de prendre le paquebot pour aller assister à ton mariage avec Josette.

— J'y compte bien, et, de plus, je te prie déjà d'être mon témoin.

— Ici, je t'arrête. Je serai le témoin de ma sœur, non le tien. Mon père sera très heureux...

— Tu as raison. Le principal, vois-tu, c'est que tu sois parmi nous. Sans ta présence, ma joie serait diminuée.

— Et comme voyage de noces...

— Cette maison abritera Josette pendant ma permission. C'est pourquoi je te demande d'y venir habiter aussitôt après mon départ. Josette connaîtra ainsi les lieux où j'ai vécu pendant quelques mois, verra le rocking-chair sur lequel je suis allongé en

ce moment et d'où mes pensées journalières s'envolaient vers elle.

— Parfait ! Je t'approuve, et j'ajoute même que je prendrai Ban-Diouf comme ordonnance.

— Et puis, je pensais à autre chose : peut-être que ce pays plairait à Josette ; alors, je commanderai à y revenir.

— Allons, ne fais pas trop de projets à la fois, et songe surtout qu'une fois marié, tu ne seras plus seul à commander : il te faudra souvent consulter ma très chère sœur, et, ma foi, elle a sa petite tête.

— N'exagère rien...

— Je te le répète, Josette a sa petite tête. Je la connais mieux que toi.

— Nous verrons bien. Mais, à propos, quelle heure est-il ? Nous sommes là, bavardons...

— Sapristi ! Hâtons-nous ! Quatre heures ! Il faut nous rendre à la caserne.

— Et je dois aller voir le colonel.

Vivement, les deux jeunes gens endossèrent leur dolman, prirent leur képi et quittèrent la petite oasis qu'était le logement de Jean, pour se plonger dans les rues encore très chaudes de la ville.

Quelques instants plus tard, Jean se présentait devant son colonel.

— Alors, Frenol, vous abandonnez cette vieille Afrique !

— Je la quitte à regret, mon colonel, mais...

— Oui, je sais, mon camarade d'Armagne m'a renseigné, m'a fait connaître les vrais raisons de votre désir de retourner en France. Sa fille doit être aussi impatiente que vous du revoir. Enfin, je regretterai en vous un gentil garçon et un très bon officier. Quand partez-vous ?

— Dans une dizaine de jours, mon colonel, si vous m'y autorisez.

— Parfait. Allons je fais pour vous des vœux de bonheur, mais...

Le colonel se tut et sur son front lisse quelques rides se creusèrent.

— Achevez votre pensée, mon colonel.

— Les nouvelles ne sont pas très bonnes là-bas en Europe.

— Ça s'arrangera encore.

— Hum ! hum ! la corde est bien tendue.

— C'est notre métier, au fait, mon colonel.

— Oui, aussi je vous envie à cette heure de partir pour la France, si la bagarre se déclenche vous y serez tout de suite, dans les premiers.

— Mais ici aussi...

— Ça, mon petit, c'est une autre affaire. Allons, je ne vous retiens pas, j'espère que vous viendrez me serrer la main avant de partir.

— Je ne saurais y manquer, mon colonel.

Sur cette phrase Jean Frérol sortit du cabinet de son chef et alla rejoindre Pierre d'Armagne.

Tous deux se promenaient maintenant sur les quais, respirant avec plaisir l'air plus frais de cette fin de journée et les senteurs marines que la brise du large poussait vers Alger la Blanche.

Des paquebots, des cargos amarrés aux quais attendaient que leurs flancs soient bondés de marchandises avant de lever l'ancre.

— Dans dix jours, Pierre tu viendras me conduire à bord du « Général Chanzy » ah ! combien je voudrais que tu restes à mes côtés. Voilà six ans que nous ne nous sommes pas quittés.

— C'est la vie ! fit Pierre sur un ton plein d'amertume.

Et tous deux se dirigèrent vers le mess, l'heure du dîner allait bientôt sonner.

CHAPITRE II

Les onze coups de l'heure venaient de résonner sur la petite ville de Chartres lorsque le colonel d'Armagnac entra chez lui. Aussitôt il se dirigea vers le petit salon où il savait trouver sa femme et sa fille.

— Papa ! s'écria Josette.

— Mais il n'est pas midi, s'étonna Mme d'Armagnac regardant fixement son mari cherchant à lire dans sa pensée, craignant que la venue si tôt de son mari n'eut pour cause que de mauvaises nouvelles. La tension diplomatique s'aggraverait-elle ?

— Non, non, cependant...

— Alors, pourquoi ?...

— Parce que je connais quelqu'un qui va être heureuse...

Son regard se posa sur Josette.

— Achève, vois notre impatience.

— Oui, oui, papa, achève.

— Quoi, vous n'avez pas deviné ?

— Il s'agit de Pierre ou...

— De Jean, acheva Josette.

— En effet, il est question de Jean. J'ai reçu son affectation à mon régiment.

— Ah ! fit la jeune fille sans un empressement très marqué, et Pierre ?

— Mais il doit rester en Afrique, il n'avait fait aucune demande que je sache. Il est vrai qu'il n'a pas les mêmes motifs que Jean. Tu dois être heureuse ma Josette à la pensée que tu vas revoir bientôt ton vieil africain.

— Certainement père, mais cela ne nuira-t-il pas à son avancement ?

— Tu m'étonnes en me posant une pareille question. Je croyais que j'allais te voir sauter de joie et tu restes là assise sans manifester cette exubérance à laquelle je m'attendais.

— Je pensais si peu à cette nouvelle. Et puis, je t'avouerais, père, que tous ces bruits de guerre m'épouvantent un peu.

— Il faut en prendre et en laisser.

— Quand doit-il arriver ?

— Je ne puis te renseigner exactement. Mais comme il doit être prévenu à l'heure actuelle, nous recevrons sans tarder de ses nouvelles. Alors tu seras fixée.

Josette se tut et une minute plus tard, elle quittait la pièce annonçant :

— Mère, je vais dans ma chambre.

— C'est étrange, remarqua le colonel, dès que la porte fut refermée sur la jeune fille, Josette ne me paraît pas du tout enthousiasmée de la venue prochaine de celui que nous considérons comme son fiancé. Ne trouves-tu pas, ma chère amie.

— Peut-être, mais vois-tu sait-on jamais ce que pense une jeune fille. Et puis Josette à son petit caractère.

— Tout de même, il me semble que si on était venu me dire, il y a bientôt vingt sept ans, votre fiancée arrive, la joie eut éclaté chez moi. Ah ! les femmes ! les femmes ! Dieu qu'elles sont donc compliquées !

Le colonel se promena par la pièce, les mains jointes derrière le dos. C'était un fort bel homme, au front large, au regard intelligent, quelques fils d'argent blanchissaient légèrement ses tempes quoique il n'eut à peine que cinquante ans. Les étoiles du général devaient sous peu orner ses manches.

— A ton avis, demanda Mme d'Armagne, quand penses-tu que Jean sera ici ?

L'officier supérieur porta son regard sur un calendrier plaqué au mur au dessus d'une petite table bureau, puis déclara après une minute de réflexion :

— Nous sommes le 12 août, le colonel de son régiment ne retiendra certainement pas Jean, donc je compte le voir pour la fin du mois, vers le 25 ou 26 août.

— Nous pourrons alors envisager dans les premiers jours de septembre la célébration de leurs fiançailles et leur mariage pour les débuts d'octobre.

— Pour ma part je n'y vois aucun inconvénient, cette chose regarde les enfants. Pourtant ne faisons pas de projets...

— Tu crains réellement...

— Je ne suis nullement dans le secret des Dieux, ma chère amie, néanmoins, je trouve que l'horizon politique est bien sombre Enfin !...

Tandis que M. et Mme d'Armagne conversaient, Josette assise dans un fauteuil près de la fenêtre grande ouverte, dans sa chambre était songeuse.

Si ses parents avaient pu la voir en ce moment, combien grand eut été leur étonnement. Sur son

visage nulle joie ne se lisait, un souci profond ridait son front. Pourtant elle eut dû être très gaie, ne venait-elle pas d'apprendre l'arrivée prochaine, toute prochaine de Jean.

— Que faire ? murmura-t-elle en se levant.

Elle avança de quelques pas dans la pièce puis vint s'accouder à la fenêtre, le menton enfoncé dans les paumes de ses mains.

Un jardin, encombré de fleurs aux couleurs multiples d'où montait des parfums, s'offrait à sa vue. Dans les branches d'un platane, des oiseaux lançaient leurs trilles. Au ciel d'un bleu presque pur, là-bas dans le lointain, un petit nuage blanc glissait lentement, en direction de la ville. Toute la nature était en fête et pourtant sur l'âme de la jeune fille un voile de tristesse planait. Elle regardait sans les voir, les oiseaux qui passaient devant ses yeux, elle sentait sans les sentir les effluves odorantes qu'exhalait le parterre de fleurs, elle entendait sans les entendre les mille bruits venant du dehors.

Après un assez long moment de méditation, Josette se retira de la fenêtre ; une mâle résolution se lisait sur son visage.

— Je dois prendre une décision.

A cet instant, elle perçut la voix de son père.

— Josette ! nous déjeunons.

— Voilà, père, je viens.

Subitement son visage changea d'expression, nul n'aurait pu y lire à présent l'ombre du moindre souci.

Deux heures venaient de sonner Josette entra dans la chambre de sa mère.

— Tu sors, fit cette dernière un peu surprise voyant sa fille chapeauté.

— Je vais voir Arlette de Saint-Patrice.

— Oui, je comprends tu vas lui apprendre la venue de Jean.

— Oh, elle doit connaître la nouvelle par son frère.

— C'est vrai ton père a du en faire part à ses officiers.

— Il y a bientôt huit jours que je n'ai pas vue mon amie, elle est venue dernièrement à la maison, nous n'étions pas là.

— Va, ma petite.

Josette après avoir embrassé sa mère quitta le domicile paternel. Elle passait sur la place devant la cathédrale, puis entra sous les voutes austères de l'édifice, elle s'agenouilla face au maître-autel et pria longuement.

Comme elle sortait elle eut un imperceptible mouvement de recul, son visage s'illumina et vivement elle s'élança vers un jeune lieutenant qui traversait la place.

Celui-ci apercevant la jeune fille se hâta à sa rencontre.

— Josette !

— Paul !

Une grande joie rayonnait sur leurs figures.

Il était plutôt grand bien pris dans la tunique, les cheveux blond chatain quelque peu bouclés, des yeux couleur de noisette grillée, éclairaient une physionomie sympathique.

Il conserva un moment entre ses mains les doigts que Josette lui avait offerts.

— J'allais chez vous, voir Arlette et surtout dans le secret espoir de vous y rencontrer.

— Je me doute quelles sont les raisons qui...

— Mon père vous a appris, n'est-ce pas...

— Oui, la nomination de Jean Frérol à notre régiment.

Un court silence se fit entre les deux jeunes gens. Ce fut Josette qui le rompit.

— Alors, Paul que devons-nous faire !

— Mais, ma petite Josette, dire la vérité à vos parents. Leur avouer notre amour.

— Je n'oserai.

— Pourtant un jour ou l'autre, jour proche nous étions décidés à leur faire part de ce qui est, de leur demander de nous unir.

— Oui, je le sais, mais mon père et ma mère ont depuis longtemps regardé Jean comme mon fiancé. Leur stupeur sera sans borne quand je vais leur dire que c'est vous que j'aime.

— Ils ne veulent que votre bonheur, n'est-ce pas ?

— Certes.

— Eh bien, je ne vois pas alors...

— C'est qu'ils considèrent Jean comme leur fils.

— Notre mariage ne sera pas une raison pour qu'ils ne le voient plus sous le même jour. Peut-être Josette n'êtes-vous pas certaine du sentiment que vous éprouvez à mon égard.

— Oh ! Paul ! quel mal vous me faites en parlant de la sorte. Vous le savez bien, pour Jean je n'ai jamais eu qu'une très vive sympathie, en lui, j'aime un second frère, tandis que pour vous c'est tout autre chose.

— Mon avenir s'annonce aussi brillant que pour Jean, ma fortune n'a je crois rien à envier à la sienne et puis je vous aime si profondément donc, je ne vois pas que vous ayez de grandes craintes à dire ce qui est à vos parents. Pour ma part, je vais en parler dès ce soir à ma famille.

— Oh non, attendez encore. Je vous dirai quand il faudra le faire.

— Mais ne croyez-vous pas qu'il serait plus sage que nous soyons officiellement fiancés à l'arrivée de Jean. Il se trouvera ainsi devant le fait accompli.

— Quelle souffrance alors sera la sienne. Non, je préfère avant toute chose le voir et lui faire comprendre doucement que mon bonheur n'est pas avec lui.

— Je ne sais Josette si vous prenez la bonne voie. Enfin, j'ai confiance en vous, j'attendrai donc le moment que vous choisirez pour prier mes parents de faire les démarches auprès des vôtres. Mais soyez convaincue que cette attente me sera pénible.

Tout en causant les jeunes gens avaient marché, mais dans la direction opposée à la demeure de la famille de Saint-Patrice ; Josette soudainement s'en aperçut.

— Oh ! fit-elle, pourvu qu'Arlette soit encore chez vous, car j'ai dit à ma mère que j'allais la voir.

— Vous la trouverez, ma chère Josette, elle n'avait nullement l'intention de sortir aujourd'hui. Je regrette de ne pouvoir vous accompagner, mais le service m'appelle.

Elle lui tendit la main qu'il s'empressa de serrer avec affection :

Josette le regarda s'éloigner, et comme il se retournait elle lui lança un petit geste amical.

Paul de Saint-Patrice avait un an de moins que Jean Frénel, il était entré à St-Cyr l'année où Jean et Pierre quittaient l'Ecole. Ils ne se connaissaient pas.

Josette s'en allait maintenant toute songeuse n'apportant aucune attention aux gens qui la croisaient. Toute sa pensée était concentrée sur la fa-

çon dont elle devrait agir pour éloigner de sa route le malheureux Jean sans qu'il n'en souffrit trop. Certes ils n'étaient liés l'un à l'autre par aucune promesse formelle, mais cependant tout permettait de croire qu'il en était ainsi. Ah ! si Jean était resté près d'elle, l'avenir les eut peut-être réunis à jamais, mais Jean ne paraissait plus que très rarement depuis qu'il tenait garnison en Afrique. Ne pouvant donc plaider sans cesse sa cause, un autre était venu et son cœur avait su trouver le chemin de celui de Josette. Le petit dieu de l'amour n'avait décoché qu'une flèche qui avait atteint seul le cœur de Jean, tandis que cette fois, deux âmes s'étaient trouvées unies pour recevoir le même trait et déjà elles s'étaient murmurés les mots éternels.

... qui depuis trois mille ans

Se suspendent sans trêve aux lèvres des amants.

— Je vous aime Josette !...

— Je vous aime Paul.

Un peu étonnée, Josette se trouva devant la demeure de son amie. Bientôt, elle fut près d'Arlette heureuse de la recevoir ; et longuement elles bavardèrent, n'ayant aucun secret de caché l'une pour l'autre.

Arlette était aussi la confidente de son frère, elle connaissait donc le lien qui s'était noué entre Paul et Josette et l'amitié existante entre son amie et Jean. Au moment de se quitter, Josette sur les conseils d'Arlette était décidée à ne rien révéler à ses parents et d'attendre l'arrivée de Jean pour tout avouer, d'abord à ce dernier puis ensuite à ses parents.

CHAPITRE III

Pour fêter le vingtième anniversaire de sa fille Marie-Louise, le préfet du département, M. Paracley donnait le 20 août une garden-party où se trouvait réunie toute la haute société de la ville.

Trois heures venaient de sonner et déjà de nombreux invités circulaient dans les salons et le parc. Parmi les toilettes claires des jeunes filles, les officiers allaient et venaient se croisaient avec des hommes à la jaquette de couleur sombre.

Josette et son amie Arlette, assises sur un banc rustique, qu'ombrageait un superbe platane, bavardaient. Mais Josette semblait préoccupée.

— Comment se fait-il que Paul ne soit pas encore là ! demanda-t-elle, il m'avait bien assuré qu'il viendrait à cette garden-party.

— Il ne saurait tarder.

— Pourtant, presque tous les officiers du régiment sont là. Peut-être qu'un empêchement survenu à la dernière minute...

— Oh non, il me l'aurait dit... Tiens, le voilà.

— Oui, oui, je le vois !

Aussitôt Josette s'était levée, et dans ses yeux une flamme de joie brilla.

Les deux jeunes filles se dirigèrent vers l'officier qui les ayant aperçues venait à elles.

— Pourquoi êtes-vous si en retard ! dit Josette.

— Excusez-moi, mais il n'y a pas de ma faute.

— Je vous laisse, intervint Arlette, je vois Marie-Louise et je vais la rejoindre.

Tandis que la jeune fille s'éloignait, Paul passa doucement son bras sous celui de Josette et l'entraîna du côté du parc où il n'y avait encore presque personne.

— Malgré mon plus vif désir, Josette, je n'ai pas pu vous revoir depuis notre dernière rencontre en face de la cathédrale.

— Je croyais que vous vouliez m'éviter, c'est pourquoi tout à l'heure ne vous voyant pas parmi vos camarades à cette fête, je m'inquiétais et ne savais plus que penser.

— C'est que voyez-vous d'ailleurs, vous devez bien le savoir, nous sommes un peu surmenés, tenus presque tout le temps en alerte.

— Oui, je ne l'ignore pas, mais ce n'était pas une raison pour m'oublier ainsi...

— Je suis près de vous, maintenant.

— Grâce à cette fête, peut-être ?

— Que vous êtes méchante. Allons, pardonnez...

Elle eut un gai sourire et tournant la tête vers son compagnon elle dit :

— Pardonné. Mais ne recommencez pas.

— Jamais !

— Quel grand mot !

— Il résume ma pensée.

Ils allaient tous deux, d'un pas lent, faisant cris-

ser le sable fin de l'allée sur laquelle par plaque le soleil étalait ses rayons lumineux.

A cette fête, on avait joint une vente de charité dont la recette devait être versée à la Croix-Rouge Française. Tous les comptoirs étaient tenus par des personnes âgées.

Paul et Josette se tenaient maintenant appuyés sur le parapet d'un petit pont qui enjambait un ruisseau minuscule, l'eau immobile renvoyait aux jeunes gens leur visage heureux.

— Josette, vous n'avez pas changée dans votre façon d'agir en ce qui me concerne, au sujet de Jean Frénois ? demanda Paul rompant le silence qui s'était établi entre eux.

— Non, fit-elle, je désire attendre qu'il soit là.

— Pourtant, je ne vous cacherai pas que je serais heureux d'être votre fiancé le plus tôt qu'il sera possible.

— Votre impatience n'est pas plus grande que la mienne, croyez-le bien.

— J'ai si peur de vous perdre.

— Ce que vous dites là, m'afflige beaucoup, si vous doutez de mes sentiments.

— Oh ! s'empessa Paul, jamais je n'ai voulu dire pareille chose. Pardonnez-moi si mes paroles vous ont offensée, mais en ce moment nous sommes tous plus ou moins énervés, nous sentons comme une ombre mauvaise planer au dessus de nos têtes.

— Je vous pardonne parce que je me rend très bien compte quel peut être votre état d'esprit, par celui de mon père.

— Aussi parfois je me demande si j'ai vraiment le droit d'unir ma vie à la vôtre en ces heures où le danger rôde autour de vous. Si demain il nous faut partir là-bas sur la frontière, je puis comme

tant d'autres être touché par la mort, alors si nous étions mariés...

— Ne parlez donc pas de cela.

— Pourtant...

— Une femme qui épouse un officier sait ce qu'elle fait. Et puis la mort ne fauche pas tous ceux qui vont à la bataille.

— Dieu merci. C'est pourquoi aussi je pense que si en partant je laissais derrière moi une âme sœur, j'aurai il me semble plus de volonté si possible de vaincre pour vous sauvegarder. Vous comprenez Josette quel est mon état d'esprit. D'un côté la peur de vous laisser seule pour toujours, de l'autre le désir d'avoir à vous défendre, de savoir que quelqu'un que j'aime de tout mon être pense à moi...

— Je comprends, c'est pourquoi je...

— Ah ! enfin, je te trouve.

Surpris par cette apostrophe, les deux jeunes gens se redressèrent et se tournèrent. Devant eux, le colonel d'Armagne se tenait.

— Père.

— Mon colonel.

— Voici un moment que je te cherche, Josette.

— Nous étions en cet endroit, qui je crois est le plus frais du parc, loin du bruit, parlant de choses et autres.

— Sans doute des événements. Ils ne sont guère rassurants.

— Avez-vous de mauvaises nouvelles, mon colonel ?

— Rien de plus que vous ne devez savoir. Mais retournons vers le milieu du parc, Marie-Louise, a je crois quelque chose d'intéressant à l'apprendre, Josette. Du moins à ce qu'elle m'a dit. Quoi, ne m'en demande pas davantage, je n'en sais rien

— Vous permettez, mon colonel, s'inclina Paul, je vous laisse, mademoiselle.

Le jeune officier s'en alla laissant seuls Joseite et son père.

— Ah ! fit ce dernier, j'ai reçu tout à l'heure une lettre d'Algérie. Jean sera en France après-demain, c'est-à-dire ici dans deux jours.

Les paupières de la jeune fille cillèrent rapidement, une légère pâleur s'étendit sur son visage, un léger souffle s'exhala de ses lèvres.

— Je ne pensais pas le voir si tôt, émit-elle.

— Moi non plus je te l'avoue, sans doute son colonel a-t-il reçu des ordres pour le faire partir plus vite. Allons rejoindre les invités du Préfet.

Tous deux ne tardèrent pas à se mêler à la foule élégante qui maintenant emplissait les jardins.

Autour des comptoirs les gens se pressaient.

Josette avait rejoint Marie-Louise et Arlette. Toutes trois plaisantaient, riant des propos que jetaient les jeunes gens qui les entouraient. Par instant des nuages passaient dans le ciel cachant l'astre de vie.

Paul ne tarda pas à revenir auprès de Josette. Mais cette fois ils restèrent dans la foule.

— Mon père vient de m'apprendre l'arrivée de Jean pour après-demain.

— Mon impatience grandit encore plus. Quarante huit heures à attendre avant de parler à mes parents.

— Peut-être un peu plus, je ne puis dès son arrivée...

— Excusez-moi, Josette, vous avez raison. Mais comment saurais-je...

— Arlette n'est-elle pas notre confidente.

— En effet.

— Si je ne puis vous dire moi-même le résultat de mon entretien avec Jean, votre sœur sera mon interprète. Maintenant allons faire quelques emplettes à ces comptoirs qui paraissent se vider assez rapidement.

Côte à côte, ils se dirigèrent vers un étalage, véritable bric à brac où des livres voisinaient avec des portefeuilles, des statuette, des gravures, des sacs à main, etc...

Josette après avoir promené son regard sur l'ensemble de l'étalage tendit la main et prit un étui à cigarettes en métal argenté, tandis que de son côté Paul choisissait un poudrier en forme de cloche de couleur bleue. Puis tous deux s'en allèrent.

— Josette, me permettez-vous en souvenir de cette journée de vous offrir cette petite chose...

— Et moi celle-ci, sourit-elle.

Ils échangèrent leur modeste achat.

Aussitôt, le jeune officier prit dans sa poche son étui à cigarettes et mit les petits cylindres dans celui que venait de lui offrir Josette.

— Je vous jure déclara-t-il, que jamais cet étui ne me quittera.

— Voulez-vous me faire encore un plaisir ?

— Ordonnez, Josette.

— Donnez-moi l'autre étui avec deux cigarettes dedans.

— Pourquoi deux cigarettes ?

— Nous les fumerons le jour de notre mariage alors que nous aurons quittés ceux qui auront assisté à la cérémonie.

— J'applaudis à votre idée, voici Josette, ma mie aimée.

La journée s'acheva calme et paisible. Les invités quittèrent la demeure préfectorale, alors qu'au ciel

les rayons pourprés du soleil semblaient enflammer l'horizon.

CHAPITRE IV

— Allons, Josette es-tu prête !

— Voilà, voilà, maman.

— Nous n'avons que le temps d'arriver à la gare avant le train.

— Il ne nous faut pas plus de dix minutes.

— C'est étrange le peu d'empressement que tu mets pour aller chercher Jean.

La jeune fille sortit de sa chambre en achevant de boutonner ses gants. Elle jeta un regard sur sa montre-bracelet, déclara :

— Oh nous avons encore près d'une demi-heure. Et puis si nous arrivions en retard... Jean connaît le chemin. Il est vrai que tu es la femme d'un officier et pour toi l'heure c'est l'heure.

— Parfaitement. Toi-même plus tard...

— Oui j'ai compris.

Elles sortirent de la maison et tranquillement se dirigèrent vers la gare. Entre elles la conversation n'était guère animée ce n'était qu'un échange de

propos banals. Un silence s'établit ; Mme d'Armagne le rompit.

— Dis-moi, Josette, je suis très perplexe en ce qui concerne tes fiançailles avec Jean. Certainement il va vouloir qu'elles se fassent le plus vite possible et ma foi, je comprends ce garçon. Or, étant donné la situation diplomatique, je ne sais quel parti prendre en ce qui vous concerne. Quelles sont tes idées à ce sujet ?

— Pour le moment, je n'en ai pas de bien arrêtées.

— Pourtant.

— Je dois à ce sujet avoir un entretien avec Jean. Comme elles arrivaient, le train entra en gare.

— Un peu plus nous étions en retard, remarqua Mme d'Armagne et c'eût été de ta faute.

— Oui, mais nous sommes à l'heure.

Les voyageurs descendaient des voitures.

— Ah ! le voilà ! mon Dieu qu'il a bruni ! fit la mère de Josette.

— Bonjour à toutes deux ! lança Jean.

Il posa sa valise sur le sol et ôtant son képi, il embrassa affectueusement Mme d'Armagne puis se tourna vers la jeune fille.

— Que je suis donc heureux de te revoir, Josette. Un an...

— Oui, un an, que le temps passe vite.

— Je ferai prendre mes bagages plus tard. Comment va le colonel ?

— Très bien.

— Et les nouvelles ?

— Mauvaises, très mauvaises, déclara Josette.

Les traits de Jean se durcirent, mais ce ne fut que l'espace d'un éclair.

— Bast ! fit-il l'orage passera comme l'an dernier.

— Et Pierre...

— Il m'a chargé de donner de bons baisers à tous, je n'y manquerai pas.

— Pourquoi n'a-t-il pas demandé, lui aussi un permutant en France, questionna Mme d'Armagne.

— Oh ! Pierre est le type parfait du blédart. Il est vrai qu'il n'a pas les mêmes raisons que moi de revenir en France.

En prononçant cette dernière parole, Jean jeta un doux regard vers Josette, puis il reprit :

— Je comprends que l'on désire vivre là-bas, l'existence qu'on y mène est tout autre qu'ici. D'ailleurs, lorsque nous serons mariés, Josette si tu le désires je demanderai à y retourner.

— Nous parlerons de cela plus tard, coupa la jeune fille.

Tout en parlant ils étaient arrivés à la demeure de la famille d'Armagne.

— Tu dois être fatigué, Jean, remarqua la mère de Josette.

— Un peu c'est possible, mais ce que je voudrais surtout...

— C'est te changer, s'empessa Josette. Ta chambre est prête, nous dinons comme d'habitude à sept heures.

— Mais il n'est que cinq heures et je n'ai pas l'intention de rester bien longtemps pour faire ma toilette. Nous avons tant de choses à nous dire.

— Il est vrai que depuis un an le son de nos voix n'a pas résonné à nos oreilles. Cependant, Jean, aujourd'hui, je suis lasse, peut-être est-ce un effet de la chaleur et je voudrais bien me reposer un peu.

Tu ne m'en voudras pas !

— T'en vouloir, Josette, en serai-je capable !

— Alors, je te laisse.

— Demain nous rattraperons le temps perdu, en passant toute la journée ensemble car je ne prendrai mes fonctions que dans deux jours, à tout à l'heure.

Jean se retira dans sa chambre, tandis que Josette se dirigeait vers la sienne.

En vérité la jeune fille n'éprouvait guère de fatigue, mais elle ressentait la nécessité impérieuse de se trouver seule.

Depuis qu'elle venait de retrouver Jean, qu'elle l'avait vue si heureux si confiant dans l'avenir elle avait peur de lui avouer la vérité, elle redoutait de ne pas trouver les mots, les phrases qu'elle devrait employer pour lui apprendre qu'un autre possédait son cœur.

La soirée se passa normalement, cependant Josette ne montra guère d'entrain au cours du repas, Jean crut que la fatigue prétextée par la jeune fille était la seule cause.

— Dors bien, Josette, afin d'être bien dispos demain, dit-il lorsque la jeune fille se retira dans sa chambre.

— Tu nous quittes de bonne heure, remarqua Mme d'Armagne.

— Je suis fatiguée, mère, une légère migraine. Maintenant, tout dormait dans l'appartement.

Seule Josette pensait, allongée sur son lit, qu'un rayon lunaire venait caresser.

Par instant des mots, des lambeaux de phrases sortaient de ses lèvres, et un voile humide brillait dans ses yeux.

« Que va-t-il dire ?... Que va-t-il faire !... Je voudrais savoir le nom de celui que j'aime, devrais-je le lui cacher !... ne lui cherchera-t-il pas querelle !... Ah ! Mon Dieu !... Je l'aime lui aussi, mais cet amour ne ressemble pas à celui que j'ai pour

Paul... En Jean je vois un frère presque à l'égal de Pierre... Ah ! peut-être s'il était resté toujours à mes côtés ce sentiment fraternel se serait modifié... pourtant ?... Comme il va souffrir quand il saura... je ne puis nier que son amour pour moi est sincère, profond même... n'a-t-il pas voulu rentrer en France uniquement pour être près de moi... et pourtant Dieu sait combien il aime cette vie là-bas en Afrique, dans toutes ses lettres il le répétait... Et voici maintenant que je vais le repousser alors qu'il a tout abandonné pour moi. Je suis coupable, très coupable. j'aurais dû suivre les conseils de Paul et lui écrire, lui dire de renoncer à moi. Que va-t-il faire ?... que va-t-il devenir ici, là-bas il aurait pu m'oublier peut-être plus aisément dans le bled... ah, mon Dieu ayez pitié de lui... aidez-moi demain à lui dire les mots...
Pauvre Jean !

Des larmes coulaient le long des joues de Josette.

Elle demeura encore un long moment à penser. Enfin, le sommeil dispensateur de l'oubli momentané vint la bercer.

CHAPITRE V

Josette se réveilla très tard dans la matinée.

Sa mère, surprise, craignant qu'elle ne fut souffrante, entra dans sa chambre.

— Serais-tu malade ? s'inquiéta-t-elle.

— Pas du tout, mère ; seulement, j'ai très mal dormi, cette nuit.

— Ton père a été appelé au ministère, ce matin. Je crois bien qu'il nous reviendra avec une bonne nouvelle.

— Que veux-tu dire ?

— Allons, tu sais bien qu'il attend son grade de général.

— Oh ! si cela pouvait être ! s'écria, joyeuse, Josette.

Une joie réelle se peignit sur son visage. Elle entrevoyait déjà son départ de Chartres, son éloignement de Jean. Quelle vie eut été la sienne, auprès de Jean, sachant qu'il ne pouvait l'épouser !

Mais, presque aussitôt, ses traits se crispèrent : partir, s'éloigner de Jean, c'était aussi quitter Paul !

— Ton père est à peu près convaincu, reprit Mme d'Armagne, que sa convocation au Ministère n'a pas d'autre but.

— Quand est-il parti ?

— A neuf heures. Il a prié Jean de l'accompagner.

— Ah ! quand pensent-ils être de retour ?

— Ils ne comptent guère revenir que dans la soirée. Allons, je te laisse t'habiller.

Mme d'Armagne quitta la pièce, tandis que Josette procéda à sa toilette.

Ses mouvements étaient lents ; elle restait de longs moments en méditation, le regard tantôt arrêté sur le miroir qui reflétait son visage grave soucieux ou gai, tantôt vers la fenêtre, mais elle ne voyait rien ; elle songeait, murmurait :

— Partir... que faire ? lui apprendre maintenant ou attendre ?... La dernière solution me paraît la meilleure... Mais ne voudra-t-il pas qu'avant ce départ les fiançailles officielles soient faites... Partir, c'est laisser Paul qui lui aussi va désirer une réponse définitive. Ah ! je ne sais plus que faire, quelle conduite tenir...

Maintenant, elle s'activait, s'étant rendu compte que depuis un moment elle était restée inactive.

— Ma foi, dit-elle soudain à mi-voix, avant toute chose, je dois attendre le retour de mon père, et si c'est le départ, je ne dirai rien. Je donnerai comme prétexte à Jean, au cas où il voudrait la célébration de nos fiançailles, que ce n'est guère possible au milieu d'un déménagement.

Satisfaite de sa décision, Josette ayant achevé de s'habiller, sortit de sa chambre.

De toute la journée, les deux femmes ne quittèrent pas l'appartement, craignant que le colonel et Jean ne surviennent plus tôt qu'elles ne le pensaient.

Six heures venaient de sonner, lorsque le colonel et Jean pénétrèrent dans le salon où se tenaient Josette et sa mère.

— Eh bien ! ça y est ! lança l'officier supérieur, je suis nommé général, à la date d'hier.

Aussitôt Josette se précipita dans les bras de son père, l'embrassa avec effusion. Mais elle remarqua, ainsi que Mme d'Armagne, que la joie ne se reflétait pas sur le visage du nouveau général, pas plus d'ailleurs que sur celui de Jean ; bien plus encore, sur ce dernier, un voile de tristesse profonde se lisait dans son regard.

— Mais qu'avez-vous ? s'étonna Mme d'Armagne ; vous avez l'air sombre au lieu d'être joyeux.

— Il y a peut-être de quoi être soucieux, articula Jean.

— Parle, invita Josette.

— Voici, déclara M. d'Armagne. Je dois rejoindre mon nouveau poste immédiatement ; quant à Jean, son régiment part après-demain pour la frontière.

— Oh ! s'exclama Mme d'Armagne.

— C'est la guerre !... balbutia Josette.

— Espérons encore, émit Jean.

— Oui, espérons, quoique l'espoir soit des plus faibles. Enfin, tant que le canon n'aura pas parlé...

— La guerre ! murmurèrent les deux femmes, baissant la tête pour cacher leur émoi.

Un moment de silence s'établit entre ces êtres, dans le cerveau desquels passèrent diverses pensées.

Le spectre hideux de la mort semblait planer au-dessus d'eux. La guerre ! terrible fléau ! La dévastation, toutes les misères allaient s'abattre sur l'humanité.

— Allons ! décida le général, il me faut aller à la caserne donner les ordres et faire prévenir tous les officiers d'être présents demain matin pour leur faire mes adieux.

— Mais, demanda Mme d'Armagne, où allons-nous habiter ? vers quelle ville...

— Tu ne quitteras pas Chartres, coupa le père de Josette. Mon affectation est aux armées, là-bas, sur la ligne Maginot.

Et, se tournant vers Jean :

— Viens avec moi, ordonna-t-il, je vais en profiter pour te présenter à tes nouveaux camarades, soit à la caserne, soit au mess où nous passerons avant de rentrer.

Jean eut préféré rester auprès de Josette, mais, soldat avant tout, il s'inclina devant le désir de son chef.

Maintenant, Josette et sa mère étaient prostrées, assises face à face devant la fenêtre par laquelle entraient les mille bruits de la ville.

L'une pensait à son mari, à son fils.

L'autre songeait à son père, à son frère, à Jean, à Paul, à tous ces êtres chèrement aimés, qui allaient faire de leur poitrine un rempart vivant contre l'ennemi.

Pour Josette, maintenant, la situation n'était plus la même, ne s'offrait pas, du moins, sous le même aspect. Il ne pouvait plus être question de fiançailles immédiates avec Paul ; elle ne pouvait pas non plus dire la vérité à Jean ; dans son désarroi, il serait peut-être capable de chercher la mort.

Mieux valait donc qu'elle ne dise rien. Mais cependant, envers Paul, elle estimait comme un devoir de créer un lien secret entre eux, lien qui leur donnerait à tous deux le courage et la force nécessaires pour attendre que vienne le jour où ils pourraient enfin faire connaître leur amour.

— Allons, ma chère enfant, dit Mme d'Armagne, rompant le silence qui durait depuis un long moment, nous ne devons pas nous laisser aller au découragement, il nous faut réagir, montrer même à ton père et à Jean un visage souriant, nous leur donnerons ainsi plus de force, plus de courage.

— Tu as raison, mère. Notre rôle à nous, femmes, est de les soutenir moralement. Nous devons leur cacher nos angoisses. Il faut que là-bas, lorsqu'ils penseront à nous, leur souvenir ne puisse évoquer qu'une physionomie gaie, qui ne sera pas, certes, le reflet de nos pensées.

— Je t'approuve, ma chérie, mais je pense aussi à toi ; la joie que tu devais éprouver du retour de Jean, à ton union future avec lui...

— Pour l'instant, coupa Josette, malheureusement il ne peut en être question.

— Hélas ! je le comprends. Cependant, si Jean désirait que vous soyez fiancés...

— Comment le pourrions-nous, si cela était son désir, puisque son régiment quitte Chartres après-demain.

— C'est vrai.

Le crépuscule naissait ; le ciel s'empourprait des derniers rayons du soleil ; une ombre légère déjà commençait à voiler les objets épars dans la pièce.

Soudain, la porte s'ouvrit pour donner passage au général et à Jean.

Leurs physionomies paraissaient plus gaies ; on

sentait que leur âme venait de communier avec celles de leurs camarades qui tous allaient faire leur métier de soldat, ce métier plein de risques et de périls, mais qu'ils avaient volontairement choisi.

— Voilà qui est fait ! lança le père de Josette, demain à neuf heures je dirai adieu à mon régiment et dans l'après-midi, je vous quitterai. Allons, que cette dernière soirée, nous la passions le plus agréablement possible.

Malgré cette invite du père de famille, le repas manqua de franche gaieté, chacun s'efforçait pourtant à trouver les mots, les phrases qui pussent éloigner le spectre de la guerre, qui se dressait déjà.

— Un cigare, Jean, offrit M. d'Armagne, en se levant de table.

— Merci, mon colon..., pardon, mon général...

— Ça va, ça va...

— Je n'ai pas encore l'habitude. Veuillez m'excuser. Je préfère fumer la pipe, vieille manie du bled, à moins que cela ne te gêne, Josette !

— Pas du tout, pipe ou cigare, maman et moi sommes habituées à être entourées par la fumée.

Après avoir tiré quelques bouffées de sa pipe, Jean passa son bras sous celui de la jeune fille ; il l'entraîna vers le salon, laissant seuls M. et Mme d'Armagne.

Cette heure qui sonnait, Josette l'avait redoutée.

— Petite amie très chère, commença Jean, je ne puis attendre à demain pour avoir avec toi un entretien indispensable. Tu le comprends, n'est-ce pas ?

— Certainement, murmura Josette, évitant de lever la tête pour ne pas rencontrer le regard de Jean.

— La destinée veut que notre union soit encore retardée.

— Nous ne pouvons lutter contre elle.

— Cependant, ma chérie, je ne sais si j'ai le droit de te demander aujourd'hui de lier ta vie par une promesse formelle, car je puis dès demain trouver la mort.

— Oh ! Jean !

— Hélas ! il nous faut voir la vérité bien en face. Aussi, depuis que j'ai appris cette nouvelle, j'ai longuement réfléchi à notre sujet. Je te laisse donc libre de décider toi-même de ce qu'il convient de faire...

— Jean, je...

— Permits ; ne me donne aucune réponse encore, prends le temps nécessaire ; demain, tu me feras connaître ta décision et je te jure que je m'inclinerai devant ton désir.

— Tu penses bien, Jean, que depuis que je sais moi aussi, j'ai réfléchi à ce que tu me dis. Je ne crois pas nécessaire d'attendre à demain pour fixer notre conduite. Il est impossible de nous fiancer maintenant.

— Pourtant...

— Mais non, puisqu'après-demain le régiment sera parti que père lui-même nous quitte demain. Or, il me semble que nos fiançailles, hors de sa présence, ne peuvent se faire.

— C'est vrai, je n'avais pas pensé à ce départ. Excuse-moi, Josette, je ne songeais qu'à moi. Tu as raison, nous attendrons donc ma prochaine permission, mais nous ferons en sorte que ce soit non plus pour les fiançailles, mais pour notre mariage. Car, en somme, cette cérémonie de fiançailles, en-

tre nous n'a plus guère de valeur ; ne le sommes-nous pas déjà depuis longtemps ?

— Pas officiellement, cependant.

— La bague... Demain, avant le départ de ton père, tu pourras la lui montrer.

Josette, depuis un moment, se sentait à bout de résistance, elle ne savait plus comment faire terminer cet entretien. Brusquement, elle éclata en sanglots.

Jean voulut l'attirer dans ses bras, pour la consoler, mais elle eut un sursaut et, s'échappant, quitta la pièce, laissant le jeune officier quelque peu désarmé qui se décida après une minute, à se rendre auprès de M. et Mme d'Armagne.

— Où donc est Josette ? s'étonna le général.

— Elle a éclaté en sanglots, elle est allée dans sa chambre.

— Pauvre petite ! Je comprends sa détresse, dit la mère. Je vais près d'elle.

Mme d'Armagne quitta le fumoir et pénétra bientôt dans la chambre de sa fille.

Josette s'était jetée sur son lit et donnait libre cours à son chagrin.

— Voyons, ma petite, se pencha sa mère, oui, c'est dur ; pourtant, tout à l'heure, ne me disais-tu pas toi-même quel rôle nous devons avoir.

— Ah ! si tu savais, maman...

— Quoi donc... Jean...

— Non, ce n'est pas ce que tu crois...

— Alors, explique-toi...

La jeune fille s'était redressée et s'efforçait de sécher ses pleurs. Elle ne pouvait plus garder son secret pour elle, il était trop lourd, elle sentait une force, une volonté plus puissante que la sienne qui la poussait à s'épancher dans le sein de quelqu'un.

Le sein de quelqu'un... Il n'y en avait qu'un, celui d'une mère, d'une maman qui sait si bien comprendre les souffrances de son enfant.

— Je ne sais plus que faire... que dire... hoquet Josette.

— Allons, calme-toi, parle posément. Je devine un peu la vérité : Jean préfère que...

— Non, non, tu n'y es pas du tout.

-- Quoi alors ?...

Un court silence s'établit. Josette hésitait encore à dire la vérité. Cette union entre Jean et elle, la jeune fille le savait bien, était vivement désirée par ses parents. Enfin, elle se décida :

— Ecoute, maman. Je vais te confier un secret.

— Oh ! oh ! s'étonna Mme d'Armagne. Est-ce donc si grave...

— Oui. Mais promets-moi, jure-moi de n'en rien dire à qui que ce soit, même à mon père, jusqu'au jour où je te relèverai de ton serment.

— Je n'ai aucune raison de te refuser cela.

— Eh bien ! maman, ce n'est pas Jean que j'aime...

— Hein ! que dis-tu ?

— J'aime Jean presque à l'égal de Pierre, comme un frère, mais je ne l'aime pas d'amour. Mon cœur appartient à un autre.

— Est-ce possible ?... Quel est le nom de celui que tu aimes ? Peux-tu me le dire ?

— C'est Paul de Saint-Patrice.

— Le frère d'Arlette ?

— Oui.

— Je comprends mieux maintenant ta façon d'être lorsque tu as su la nomination de Jean ici, le peu d'empressement que tu as apporté pour aller au-devant de lui le jour de son arrivée. Ma chère per-

tite, pourquoi as-tu attendu jusqu'à aujourd'hui pour me dire cela ?

— Je ne sais pas. J'avais peur...

— Peur de quoi ?

— De vous faire de la peine à tous les deux.

— Nous ne sommes pas, ton père et moi, égoïstes au point de te forcer à épouser quelqu'un pour lequel tu n'as que de l'amitié, alors que ton cœur s'est donné à un autre, digne de toi comme de nous. Allons, calme-toi, nous allons réfléchir à cette situation. As-tu laissé entrevoir quelque chose à...

— Jean ne se doute de rien.

— Pour l'instant, cela vaut mieux.

— Oui, mais, cependant, il faudra bien qu'il connaisse la vérité.

— Demain, nous reparlerons de cela et verrons la conduite à tenir. Pour ce soir, viens près de nous, et efforce-toi d'être plus gaie si je puis employer ce mot.

Mme d'Armagne regagna le fumoir où les deux officiers s'entretenaient.

— Eh bien ? interrogea le général.

— Ce n'est rien, de la nervosité.

— C'est compréhensible, reconnut Jean.

Bientôt, Josette parut.

— Ne m'en veux pas, Jean, dit-elle, ça été plus fort que moi.

— T'en vouloir, Josette ? Allons, tu veux plaisanter. Quoi de plus naturel d'avoir les nerfs aussi tendus après une journée comme celle que nous venons de passer. Une joie, une grande joie d'abord, puis aussitôt l'annonce d'une catastrophe. C'est plus qu'il n'en faut pour abattre un homme.

La soirée s'acheva dans une sorte de mélancolie, les personnages, malgré le vif désir de quelques-

uns d'entre eux, ne parvenaient pas à faire régner une douce ambiance. Chacun se retira.

CHAPITRE VI

Tandis que M. d'Armagne et Jean étaient à la caserne, Josette et sa mère discutaient sur la conduite à tenir à l'égard du jeune officier, et aussi envers Paul de Saint-Patrice.

— Ce qu'il faut avant toute chose, ma chère enfant, c'est que Jean ignore absolument la vérité. Du moins pour l'instant.

— Mais tout à l'heure, il me l'a dit hier soir, il voudra me donner la bague de fiançailles, afin que je puisse la montrer à mon père.

— C'est très ennuyeux...

— Je ne sais pas comment faire pour le détourner de cette pensée. Tu sais combien il est obstiné.

— Oui.... Pourtant, loyalement, tu ne peux accepter un pareil gage, sachant que ton intention n'est pas de le garder.

— Alors, que faire ?... D'autre part, comment

— Vais-je agir envers Paul ? Lui aussi voudra se lier
à moi ?

— Sait-il que Jean t'aime ?

— Oui, il sait tout.

— Alors, si c'est un garçon de cœur, il saura te
consulter afin que vous agissiez de concert pour ne
pas apporter à cette heure angoissante, un tourment
de plus dans l'âme de ce pauvre Jean.

— Ah ! s'il était resté en Afrique !...

— Evidemment ; mais il y a beaucoup de ta fau-
te dans tout cela.

— Je le sais, je le sais, maman ; ne m'accable
pas davantage. J'aurais dû lui écrire, je n'en ai
pas eu le courage.

— Je songe que pour la bague, nous n'avons peut
être pas lieu de nous affoler.

— Pourquoi ?

— Ton père et Jean ne seront pas rentrés avant
midi. Donc, comme ton père nous quitte dans le
courant de l'après-midi, tu ne peux aller avec Jean
chez un joaillier. De la sorte, il te sera plus aisé
de dire à Jean que rien ne presse pour l'instant.

— Je me raccroche à cet espoir, mais n'y ai guère
confiance. D'autre part, je voudrais être libre
pendant une heure ou deux pour aller voir Paul.

— J'y pensais.

Mme d'Armagne réfléchit un instant, puis :

— C'est facile ; après le départ de ton père, sous
prétexte d'une visite quelconque, que je devais fai-
re, et à laquelle je ne puis me rendre, je t'enverrai
porter mes excuses.

— Ne crois-tu pas que Jean veuille m'accompa-
gner ?

— Je me charge de tout.

— Je vais téléphoner à Arlette pour lui annon-

cer ma venue et qu'elle prévienne son frère .

Aussitôt, Josette se dirigea vers le bureau son père et entra bientôt en communication avec son amie.

— Oui, c'est exact, depuis hier, il a les deux étoiles...

— ...

— Contente, certes, malheureusement...

— ...

— C'est affreux. Encore toi, tu n'as que ton père mais moi, mon père, deux frères, Pierre et Jean et puis celui que j'aime...

— ...

— Dis-lui que je serais chez toi tantôt à quatre heures qu'il m'attende et que surtout il ne vienne pas à la maison.

— ...

— Ah ! il a vu Jean... Au mess hier au soir dis-tu.

— ...

— Evidemment, il est très basané. Je te quitte car j'entends les pas de mon père. A tantôt.

Vivement, Josette raccrocha l'appareil. Le général entra, suivi de sa femme.

— Jean n'est pas avec toi ? s'étonna la jeune fille.

— Non, il avait une course à faire, m'a-t-il dit mais il ne saurait tarder, car il est midi.

A peine M. d'Armagne achevait-il sa phrase que le timbre de la porte d'entrée résonnait, et presque aussitôt Jean pénétrait dans le bureau, la figure plus joyeuse que jamais.

— Pas en retard, mon général ? Midi sonne.

— Heure militaire ! parfait.

Ils passèrent dans la salle à manger.

Durant tout le repas, Jean se montra des plus enjoués, taquinant Josette de temps en temps, s'efforçant, dans la mesure du possible, de faire oublier le départ du général et les mauvaises heures qui allaient naître.

Le déjener s'achevait, quand le jeune homme se tourna vers M. d'Armagne et dit, la voix légèrement tremblante :

— Mon général, permettez-moi aujourd'hui de vous adresser quelques mots, ainsi d'ailleurs qu'à Mme d'Armagne.

— Eh là ! fit le père de Josette, que vas-tu nous dire ?

— Laissez-moi parler et ne m'interrompez pas, car je ne suis point un orateur, mais c'est avec mon cœur que je veux vous dire ces quelques phrases. Ce n'est pas un discours, j'en suis incapable.

— Nous t'écoutons, mon garçon.

— Il y a quelques années, vous avez fait une promesse à un mourant, à mon père, le seul être cher qui me restait. Cette promesse, vous l'avez tenue, je dirai même plus, vous avez été au delà. Du malheureux orphelin que j'étais, vous avez su faire un homme, cela, je ne puis l'oublier.

« Mais, non seulement vous avez fait de moi ce que je suis, mais vous m'avez ouvert toutes grandes les portes d'une nouvelle famille, où j'ai trouvé la plus chaude des affections, auprès de vous, mon général, qu'il me tarde d'appeler, mon père ; auprès de vous, Madame, qui sut remplacer celle que, bien jeune, la mort m'avait ravi.

« J'ai trouvé aussi un frère en ce brave et bon Pierre ; tous deux, combien de fois nous nous som-

mes entr'aïdés dans nos études... Ces souvenirs-là ne s'effacent jamais.

« Mais ce n'est pas tout, j'ai trouvé aussi encore plus, une petite sœur tout d'abord, puis une petite et si adorée fiancée.

« Hélas ! les heures que nous vivons nous obligent à remettre à plus tard certains actes, certaines cérémonies qui marquent dans la vie des parents, comme dans celle des jeunes gens, des minutes inoubliables. Combien j'aurais été heureux de pouvoir, en un jour de fête, où vos amis sont réunis autour de vous, remettre à Josette...

Jean, ému malgré tout, se tut un instant, puis, fouillant dans la poche de son dolman, il en sortit un petit écrin qu'il ouvrit.

A cette minute la mère et la fille échangèrent un regard rapide comme un éclair.

Josette se sentit pâlir ; elle s'efforça de réagir.

— Oui, reprit Jean, j'aurais voulu remettre cette petite chose, qui représente à mes yeux un grand symbole, à Josette, en gage de lien. Si vous m'autorisez pourtant...

— Oh ! Jean ! s'exclama la jeune fille, pourquoi avoir...

— Petite Josette, accepte cette bague, gage d'amour de ma part. Cependant, je veux, tu m'entends bien, je veux qu'au cas où la mitraille ennemie viendrait interrompre le cours de ma vie...

— Ne parle pas ainsi...

— Pourquoi ne pas voir les choses telles qu'elles sont. La mort va faucher de tout côté, mais tous ne meurent pas sur le champ de bataille. Je désire donc que si cela m'arrivait, que tu te considères aussitôt, ma petite Josette, comme entièrement dégagée de toutes promesses. Je te demanderai seu-

lement, si tu crois devoir le faire, de solliciter de celui qui sera ton mari, de t'autoriser à porter toujours cette bague.

— Jean, je t'en supplie...

— Peut-être ai-je tort de te demander cela. Dans ce cas...

— Ta demande n'a rien d'offensant, seulement, parler de la mort...

— Tu as raison, fillette, s'empressa M. d'Armagne. L'heure pour vous, mes enfants, est celui d'échanger devant nous — car, en cachette, je me doute qu'il y a longtemps... — enfin, embrassez-vous, que diable !

Josette, vaincue, ne put que recevoir et donner ce baiser qu'elle aurait voulu échanger avec un autre.

Et Jean passa à son doigt l'anneau des fiançailles.

— A présent, mes enfants, dit en se levant M. d'Armagne, je dois songer à préparer mon départ.

— Toi aussi, Jean, émit Josette, tu dois te préparer.

— Ce sera vite fait.

— C'est cela, intervint Mme d'Armagne. Pendant ce temps, tu vas, Josette, me rendre service en allant chez Mme Paraclay, pour la prier de m'excuser.

— Bien, maman.

Et Josette entra dans sa chambre pour s'habiller.

Maintenant, elle ne savait plus où était son devoir. Devait-elle aller jusqu'à Paul, alors qu'une bague de fiançailles avait été passée à son doigt ? Puisqu'elle n'avait pas eu le courage de la refuser, ne devait-elle pas renoncer à son amour ? En l'acceptant, ce lien, n'avait-elle pas engagé sa parole ?

Des larmes coulèrent le long de ses joues.

Enfin, elle prit une décision. Elle allait voir Paul lui dire la vérité, le supplier de l'oublier.

Triste, elle s'en alla vers la demeure de son amie.

CHAPITRE VII

Tout en marchant, elle songeait ; elle s'en voulait d'avoir cédé.

— J'aurais dû refuser cette bague à Jean, pas brutalement, bien sûr, mais lui demander d'attendre, sous un prétexte quelconque. Mais j'ai été surprise, combien j'étais loin de m'attendre à cette scène... Et voici maintenant que le dilemme dans lequel je me débats est renversé. Ce n'est plus Jean que je vais désespérer, mais celui qui a mon cœur. C'est de ma faute, oui, de ma faute : j'aurais dû l'écouter quand il me conseillait d'écrire à Jean. J'aurais dû dire la vérité à mes parents ; j'aurais dû enfin laisser Paul faire faire par sa mère la dé-

marche officielle, et aujourd'hui, Jean serait toujours en Algérie. Tout ce qui s'est passé n'aurait pas eu lieu, et depuis son retour, je ne vivrais pas dans de telles angoisses.

Sans se rendre compte, Josette était arrivée devant la demeure de son amie. Elle hésita encore avant de sonner. Ah ! certes, si l'amour qu'elle avait pour Paul n'eût pas été vrai, sincère, elle eut passé sans revoir le jeune officier.

Elle sonna.

— Madame est sortie, mais mademoiselle est là, elle vous attend, déclara la vieille servante, qui connaissait Josette depuis déjà longtemps.

— Et Paul ?

— Monsieur Paul achève ses préparatifs... Quel malheur !...

Sans attendre la fin de la phrase de la vieille femme, Josette entra dans l'appartement.

Les jeunes filles s'embrassèrent toutes deux, les larmes dans les yeux.

Après un échange de quelques paroles, Arlette dit :

— J'ai averti Paul de ta visite. Il a été heureux de l'apprendre, car il hésitait sur sa conduite à tenir. Il voulait absolument te voir et ne voulait pas aller chez toi. Je vais l'appeler.

Arlette s'en alla aussitôt et seul Paul revint.

— Josette ! fit-il en ouvrant les bras.

Il demeura surpris, en voyant la jeune fille ne pas répondre à son appel et rester immobile, la tête légèrement penchée.

— Allons, Josette, ne vous alarmez pas à ce point. Tout le monde n'est pas tué à la guerre. Vous verrez, lorsque la tourmente sera passée, combien plus beau encore refleurira notre amour.

— Ah ! notre amour ! balbutia la jeune fille.

— Mais oui, c'est lui qui va me donner la force et le courage d'aller dans les combats, à ces heures où l'on n'est plus soi-même, c'est à vous que je penserai. Ce sera votre image qui se profilera sans cesse devant moi, votre sourire, vos yeux au regard si doux, je les verrai, oui, je les verrai, ils me conduiront, me guideront. La puissance de notre amour sera telle que les balles passeront au-dessus de ma tête, m'épargneront.

— Paul, comme je voudrais vous croire !

— Il faut me croire.

— Croyez-vous que vraiment je sois digne de cet amour que vous m'avouez ?

— Oh ! quelle question !

— Et si cela était pourtant ?

— C'est impossible !

— Ne soyez pas aussi affirmatif.

— Mais, qu'avez-vous, Josette ? Je ne retrouve pas en vous la jeune fille que vous m'avez habituée à connaître.

— Je ne suis plus digne de vous.

— Que dites-vous ! s'écria Paul. Non, j'ai mal entendu. Quel sens véritable dois-je accorder à ces mots que vous venez de prononcer ?

— Hélas ! Paul, toute leur valeur.

— Quoi, que voulez-vous dire ?... Votre amour pour moi n'était pas...

— Oh ! taisez-vous. Ne me faites pas souffrir encore davantage. Si vous saviez quel est mon tourment à l'heure présente, vous me plaindriez...

— Josette, je vous en conjure, dites-moi ? Que se passe-t-il en vous, qu'est-il survenu depuis notre dernière rencontre ?

— Vous le savez, Jean Frérol est revenu.

— J'ai été présenté, hier au soir, à lui, par votre père.

— ... Et tout à l'heure...

Josette ne put achever sa phrase, elle porta ses mains à ses yeux, comme pour arrêter les larmes qui coulèrent soudainement

Paul l'attira à lui, appuya la tête de la jeune fille sur son épaule.

— Vous avez du chagrin, petite Josette chérie. N'hésitez pas, confiez-vous à moi. Je m'efforcerai d'éloigner de vous cette pensée qui vous accable ; parlez, Josette, parlez.

Lentement, elle se dégagea des bras qui la retenaient.

— Paul, émit-elle à voix basse. Paul, je vais vous faire de la peine...

Elle s'arrêta.

— Achevez votre pensée, Josette. J'ai presque déjà deviné la vérité.

— Je ne le crois pas, balbutia-t-elle.

— Vous avez peur de lier votre vie à la mienne, parce que je peux tomber là-bas.

— Ce n'est pas cela.

— Quoi donc, alors ?

— Jean...

— Ah ! cette fois, je crois entrevoir autre chose.

— Je suis fiancée à Jean depuis quelques heures.

— Que dites-vous ! Fiancée à...

— Malgré moi, oui.

Paul s'était légèrement écarté de la jeune fille. Dans son regard passait comme une ombre d'affolement. Sans se rendre compte, il balançait son corps de droite et de gauche, comme s'il allait s'effondrer. Enfin, il passa la main sur son front, comme s'il eût voulu en chasser une idée obsédante.

Le coup avait été si fort qu'il n'avait même pas entendu la dernière phrase prononcée par Josette. Il demeura un moment anéanti, incapable de réagir.

Josette le regardait, presque atterrée n'osant plus prononcer la moindre parole.

Enfin, après un violent effort de volonté qui se lut sur son visage, Paul retrouva un peu de calme.

— Ainsi, vous êtes fiancée à Jean Frénol, répéta-t-il sans aucune acrimonie, la voix douce même.

— Malgré moi, Paul.

— Malgré vous ? Je ne vous comprends plus. Voyons, Josette, expliquez-vous clairement. Ne craignez plus de me faire du mal. Le coup a été porté, bien durement reçu, je l'avoue, mais, voyez, j'ai su réagir. Parlez. Je veux vous écouter comme s'il était question d'un autre que de moi-même.

— Ce matin, à la fin du déjeuner, alors que j'étais loin d'y penser, Jean, après avoir remercié mes parents de ce qu'ils avaient fait pour lui, m'a glissé au doigt, devant eux, la bague des fiançailles. Je n'ai même pas eu le temps de bien comprendre ce qui se passait.

— Vous ne lui aviez pas dit que vous m'aimiez ?

— Il ignorait tout ; d'ailleurs, il l'ignore encore. Seule, ma mère, depuis hier au soir, connaissait notre secret.

— Et elle nous approuvait ?

— Oui, désirant avant tout mon bonheur.

— Elle aurait dû alors intervenir.

— Comment l'aurait-elle pu ? La chose fut si vivement faite qu'il lui était impossible de s'interposer.

— Que dit-elle maintenant ?

— Je n'ai pas pu lui parler ; je ne me suis pas encore trouvée seule avec elle.

— Tout espoir n'est peut-être pas perdu ?

Sans répondre, Josette secoua légèrement la tête.

— Ainsi, je me suis bercé d'illusions...

— Ne dites pas cela, Paul, c'est vous que j'aime.

— Et c'est lui que vous épouserez ?

— Qui le sait ?

— En effet... la guerre... Je vais donc partir sans espoir au cœur.

— Il ne faut pas dire cela, Paul. Il faut garder confiance dans l'avenir.

— Oh ! l'avenir ! Pour ce qu'il me réserve, à présent !

— Je vous en conjure, Paul, cessez de raisonner ainsi. Je vous le répète, vous devez penser à l'avenir ; qui sait ce que la Providence nous réserve ? Peut-être est-ce une épreuve qu'elle nous envoie ?

— Je voudrais avoir la force de penser comme vous.

— Il le faut.

— La volonté n'est pas toujours la plus forte dans certaine circonstance et, malgré notre désir, nous devons courber la tête, nous avouer vaincus.

— Ce ne sont pas là, Paul, paroles de soldats.

— Peut-être. Enfin, je m'efforcerai de réagir... Pourtant, je puis vous assurer que quoi qu'il arrive, ma pensée dernière sera pour vous. Ma souffrance...

— Mais croyez-vous donc que je ne souffre pas ?

— Je ne voudrais pas vous faire cette injure, car je veux croire quand même que votre amour pour moi était sincère.

— Non pas : il était, il est sincère.

— Allons, Josette, je pense qu'il est préférable pour vous comme pour moi d'ailleurs que nous ne poursuivions pas plus avant cet entretien. Il pourrait m'arriver de laisser échapper, bien malgré moi, des mots qui vous blesseraient ; et cela, je ne le veux pas ; oh ! non je ne le veux pas. Un mot, pourtant encore. Il faut que je le sache pour la conduite à tenir envers Jean auprès duquel demain je vais combattre.

— Dites ?

— Connait-il, soupçonne-t-il quelque chose en ce qui nous concerne ?

— Non, je vous l'ai dit, il ignore tout.

— C'est préférable. Faites en sorte qu'il ne sache jamais rien. Pour ma part, je vous jure que je verrai en lui un camarade appelé à supporter les mêmes souffrances physiques, à partager les mêmes dangers, mais jamais un rival... rival heureux.

— Je vous remercie, Paul, de ces paroles ; elles apportent un peu de baume sur ma blessure. J'avais peur, je ne vous le cache pas.

— Peur de quoi, grand Dieu ! Je ne suis pas un bourreau. Comme il a agi, d'autres auraient fait de même, puisqu'il ignorait le secret enfermé en votre cœur. Petite amie chère, nous allons partir chacun sur une autre route de la vie ; pendant un instant, nos chemins se sont croisés ; ce furent de douces heures. Reviendront-elles un jour ? Il vaut mieux ne pas y croire. Si cela devenait la vérité, alors notre joie, comme vous le disiez tout à l'heure, sera encore plus grande, grâce à cette épreuve. Retournez près de celui que la Providence semble vous avoir désigné comme compagnon pour la vie. Entourez-le de vos soins jaloux, comme vous l'auriez fait pour moi. Il doit certainement le mé-

riter, puisqu'il a été élevé près de vous .

Des pleurs coulaient des yeux de la jeune fille.

— Voulez-vous me permettre une dernière demande ?

— Tout ce que vous voudrez, Paul. Mon Dieu ! que je suis malheureuse !

— Mais non, allons, relevez la tête, que je plonge une fois encore mon regard dans le vôtre, afin que ce souvenir ultime ne me quitte jamais. Là, souriez, petite amie. Vous voyez, je ne suis plus comme tout à l'heure l'être assommé qui se tenait devant vous. Séchez vos pleurs et accordez-moi le droit de déposer sur votre front un baiser fraternel, aussi doux, aussi pur que celui que recevra de moi demain, à l'heure du départ, ma chère petite sœur, votre amie Arlette, à laquelle je vous prie de ne rien dire.

— Paul ! Paul !

Josette toute secouée par les sanglots, se jeta dans les bras de celui qui allait s'éloigner, en emportant le meilleur d'elle-même.

Il déposa ses lèvres sur le front virginal et murmura :

— Soyez forte, petite Josette, pour que lui et moi soyons forts. Adieu !...

Puis, brusquement, sentant qu'il allait faiblir, le jeune officier s'en alla.

Josette sécha ses larmes, passa sur sa figure un peu de poudre pour dissimuler les traces de son désarroi.

A cet instant, Arlette entra.

— Paul vient de me dire que tu partais.

— Oui.

— Et vos fiançailles ?...

— Nous avons décidé, d'un commun accord, d'attendre.

— A chacun sa façon d'envisager la vie.

— Il faut que je rentre.

Arlette reconduisit son amie jusqu'à la porte de l'appartement.

CHAPITRE VIII

Lorsque Josette rentra au domicile paternel, elle avait repris totalement le contrôle d'elle-même. Sur son visage, il eût été difficile de lire l'émoi qui résidait toujours et malgré tout en son cœur.

Quand elle pénétra dans le salon, Jean et ses parents l'attendaient.

Sur les manches du général, deux étoiles remplaçaient les cinq galons d'or.

— Je n'ai pas trop tardée ? sourit-elle, s'adressant à sa mère qui attacha sur sa fille un regard anxieux et interrogateur.

— Mais non, mon enfant, ton père vient à peine d'achever ses préparatifs et j'allais m'habiller pour l'accompagner jusqu'à la gare. Tu as vu Mme Paracley ?

— Oui et aussi Marie-Louise. Elle t'excuse et comprends bien...

Malgré sa volonté, Josette sentit les sanglots monter à sa gorge, aussi pour éviter de pleurer devant son père, elle sortit précipitamment de la pièce, déclarant :

— Je vais changer de chapeau.

— Je te suis, déclara la mère.

Quand elles furent seules, rapidement Mme d'Armagne interrogea sa fille sur le résultat de sa visite.

Josette la mit au courant en quelques mots de la conversation qu'elle avait eue avec Paul.

— Ce soir, acheva-t-elle, après le dîner j'irai dans ta chambre afin de t'en parler plus longuement et aussi retrouver auprès de toi, un peu plus de courage encore. Ah ! maman comme j'ai mal !

— Allons, mon petit, encore un dernier effort. Retourne près de ton père, je vous rejoins de suite.

Quelques heures plus tard, les deux femmes et Jean prenaient leur repas au cours duquel peu de phrases furent échangées.

Mme d'Armagne se retira de bonne heure, laissant seuls les jeunes gens. Moments encore pleins de souffrance pour Josette, moments que Jean lui, attendait impatiemment.

La pièce où ils entrèrent était plongée dans une obscurité presque complète. La jeune fille se dirigea vers la fenêtre grande ouverte par où entraient l'air frais du soir, passant comme une caresse sur la figure de Josette lui apportant un peu de calme.

Jean tourna le commutateur, un flot de lumière jaillit.

— Eteins, Jean, veux-tu, demanda Josette ; je préfère en cette heure l'ombre à la lumière elle s'apparente mieux avec mon âme chagrinée.

Josette désirait surtout que Jean ne puisse pas deviner ou supposer quoi que ce soit de ce qui pourrait apparaître dans son regard au cours de ce dernier entretien qu'elle savait ne pouvoir éviter.

« Mentir, mentir encore », pensa-t-elle alors que Jean après avoir éteint la lumière s'avançait vers elle.

Ils s'appuyèrent sur le bord de la fenêtre et pendant quelques minutes demeurèrent silencieux, regardant le ciel sombre, velun bleu où miroitaient des milliers de petites lampes.

Jean rompit le silence.

— Parmi ces étoiles, dit-il, cherchons une qui brille plus que les autres. Veux-tu ?

— Dans quel but ?

— Parce que lorsque viendra les nuits et que nous serons séparés par la distance, chacun de nous, à la même heure, la regardera en pensant à l'autre. Je te verrai par la pensée, appuyée comme en ce moment à cette fenêtre fixant ce clou d'or, et toi, tu penseras aussi que, quelque part en France, là-bas, j'attacherai mon regard sur le même diamant. Tu verras, nous communierons ainsi. Cherchons. Tiens... celle-là ! tiens !...

Il étendit le bras droit, tandis que de son bras gauche il entourait la taille de la jeune fille.

— Tu vois, la grande Ourse, cet ensemble de sept étoiles.

— Oui, répondit-elle faiblement.

— Eh bien choisi celle que tu retrouvera tout de suite.

— La dernière, celle qui termine la série des trois.

— Parfait. C'est donc vers elle que chaque soir, quand elle brillera que montera mon regard, s'accrochera ma pensée.

A nouveau un silence s'établit entre eux.

Combien différentes étaient les pensées qui passaient dans leur cerveau. Malgré tout, malgré son désir, Josette ne songeait qu'à Paul qui s'était montré envers elle si bon dans sa résignation. Jean attachait son regard sur le profil, véritable camée, de la jeune fille comme s'il eut voulu l'emporter gravé à tout jamais en lui.

— Demain, chuchota Josette, mot qui achevait ou débutait une de ses pensées.

— Oui, demain, répéta Jean. Mais demain c'est l'éternité, demain n'a pas de limite pour l'enclorre, on peut l'attendre toujours, toute une vie, comme il peut surgir dans les vingt-quatre heures.

— Ne nous réserve-t-il pas que du malheur.

— N'envisage pas l'avenir d'une façon si noire, petite Josette.

— Facile à dire.

— Mais si, vois est-ce que dans mes yeux tu peux lire ma douleur...

— Elle existe cette douleur pourtant, dans ton cœur comme elle est là dans mon âme.

— Chasse, mignonne, ces vilains papillons noirs, et crois moi, n'écoute que la chanson exquise de l'heure présente.

A cet instant des tours de la Cathédrale tombèrent sur la ville les onze coups de l'heure.

— Il se fait tard, Jean, il faut te reposer.

— Je ne pense pas que le sommeil vienne me visiter. Je suis si heureux en ce moment près de toi. Dans quelques heures je vais te quitter encore pour de longs mois.

— Tu dois être sérieux et aller te reposer pour être frais et dispos demain matin à l'heure du départ.

Lentement, elle s'écartait de la fenêtre. Elle avait hâte aussi d'aller rejoindre sa mère.

— A quelle heure le régiment s'embarque ?...

— De bonne heure.

— Tu vois comme j'ai raison de t'inviter à te reposer. Et puis moi-même je te l'avoue. Je suis un peu lasse. Cette journée a été pour moi particulièrement pénible.

— Je m'incline, Josette devant ton désir et je t'en prie, pardonne-moi de n'avoir pensé qu'à mon bonheur en te gardant si tard ce soir près de moi. Bonne nuit, Josette et surtout ne fais pas de mauvais rêves.

Il l'attira doucement dans ses bras et mit un baiser sur ses paupières derrière lesquelles brillait une voile humide qu'il ne put apercevoir grâce à la complicité de l'ombre, mais ce baiser si elle le lui rendit, c'était l'âme d'une sœur qui le lui donnait.

Lorsque Jean eut disparu dans sa chambre, Josette attendit encore un moment avant d'aller rejoindre sa mère.

Maintenant, insouciantes des heures qui s'écoulaient, les deux femmes s'entretenaient. Ce ne fut que très tard dans la nuit, l'aube déjà commençant à rosir l'horizon qu'elles se séparèrent.

CHAPITRE IX

Les parents, les amis, silencieux abandonnaient la gare d'où venait de partir le dernier train emportant le régiment vers sa nouvelle destinée.

Peu d'espoir restait dans le cœur de chacun et M. Paraclay était vivement entouré, essayant de se défendre contre les questions nombreuses qu'on lui posait sur la marche des événements. Sa fille, Marie-Louise était aussi assiégée par ses amies lesquelles avaient des frères, des fiancés, qui allaient se lancer dans la tourmente. Les jeunes filles croyaient que peut-être Marie-Louise étant la fille du Préfet savait bien des choses. Illusion de la jeunesse !...

Josette et Arlette accompagnées de leurs mères s'en revenaient sans se soucier de leurs amies.

— Les voilà partis, quand les reverrons-nous, balbutia Josette.

— J'ai confiance.

Josette avait pu au moment du départ offrir la

main à Paul, celui-ci sans aucune affectation la porta à ses lèvres, y déposa un baiser brûlant qui secoua la malheureuse.

Au moment où la jeune fille retira sa main de celle du jeune homme, celui-ci s'aperçut qu'au creux de sa dextre brillait une petite médaille d'or. Il leva ses yeux sur Josette.

— Que cette petite chose que j'ai toujours portée à mon cou, vous porte bonheur, dit-elle tout bas à Paul.

— Jamais ce cher souvenir ne me quittera. Je vous le jure. Adieu, Josette.

— Adieu !

Elle dut faire un effort violent pour retenir ses larmes.

Quelques minutes plus tard, un sifflement retentit, des mouchoirs s'agitèrent. Le train accéléra sa vitesse pour disparaître bientôt absorbé par l'horizon, encore un peu de fumée. Plus rien...

Le souvenir !

Dans la demeure abandonnée maintenant par le général et Jean, Josette et sa mère errent de pièces en pièces, ne sachant exactement ce qu'elles cherchent. Enfin, Josette demeura seule dans sa chambre. Longtemps elle resta assise dans un fauteuil, le regard vide de toute expression, fixe. Par instant des sanglots secouaient sa poitrine tandis qu'elle mordillait un fin mouchoir de batiste.

Soudain, le timbre de l'entrée résonna faisant sauter les deux femmes qui se présentèrent en même temps dans l'antichambre au moment où la servante ouvrant la porte prenait une lettre qu'elle remit à Mme d'Armagne.

Celle-ci eut vite fait de reconnaître l'écriture.

—C'est de Pierre, annonça-t-elle. Précisément, je me disposais à lui écrire.

Toutes deux entrèrent dans le bureau du général. Mme d'Armagne lut à haute voix la missive de son fils.

Alger le 29 août 1939.

« Chers Parents.

« Demain nous quittons Alger la blanche pour une destination inconnue, tout au moins de nous pauvres officiers subalternes. Depuis quelques jours ça sent la poudre et le *baroud*. Vous qui êtes près du soleil, vous devez être mieux renseignés que nous. Allons-nous vers une nouvelle guerre ! Tout ici le fait supposer.

« Jean qui est maintenant près de vous ne semble pas penser beaucoup à moi, il oublie son vieux bledart de frère ; il est vrai qu'il doit être très occupé surtout auprès de Josette. A quand les fiançailles officielles ? Prochainement sans doute. Ne m'oubliez pas surtout pour le mariage afin que j'accours pour voir ce joli couple, à moins que d'ici là, il pleuve de l'acier, en guise de manne céleste.

« Josette, puisque de cette lettre tu auras connaissance, j'insère à ton adresse quelques mots.

« Sans aucun doute, je le sais d'ailleurs, il me l'a promis, Jean me demandera d'être son témoin, je te charge donc de me trouver dans tes relations une jeune fille aimable, gaie, spirituelle, jolie, plutôt grande blonde de préférence et qui sait, si imitant ton exemple, je ne te donnerai pas une belle-sœur.

« Depuis le départ de Jean, je suis comme désœu-
 « vré et je comprends mieux à présent le besoin de
 « se créer un foyer. A toi donc de voir de trouver
 « la jeune fille que j'aimerai. Mais pourtant atten-
 « tion, ne va pas lui promettre en toute assurance
 « un mariage avec moi au bout de la corvée agréa-
 « ble d'avoir accompagné le jour de ton union, le
 « témoin de ton heureux mari. Tous les mariages ne
 « sont pas des mariages d'amour et parfois cela
 « est préférable.

« Il arrive trop souvent, hélas, qu'une union réa-
 « lisée sous les auspices du petit dieu malin ne se
 « comportent pas comme on le croyait, le pensait
 « fermement. C'était un feu de paille bien vite en-
 « volé en fumée.

« Je connais un jeune ménage ici, qui s'est uni
 « sans que l'amour existât entre eux, seul un cou-
 « rant de sympathie les avait attiré l'un vers l'autre.
 « Ils sont mariés depuis quatre ans et je ne sais
 « pas de ménage plus heureux. Pourtant, le mari,
 « qui est un véritable ami. — Jean d'ailleurs le
 « connaît — m'a déclaré un soir alors que nous
 « prenions un rafraîchissement à la terrasse d'un
 « café, tandis que je le félicitais de l'harmonie qui
 « régnait à son foyer, qu'il avait aimé éperdument
 « une jeune fille, mais que les parents de cette der-
 « nière s'étaient opposés à son mariage. « J'ai bien
 « juré que jamais aucune autre femme ne partager-
 « rait ma vie, m'a-t-il dit, et vous voyez quelle er-
 « reur était la mienne, je suis très très heureux ;
 « peu à peu, le souvenir de mon premier amour
 « s'est effacé et, aujourd'hui, je puis rencontrer
 « celle qui fit battre mon cœur jadis, je suis certain
 « que mon être demeurera parfaitement calme.

« Mais, je m'étends ici sur un sujet qui n'est

« pas tout à fait de circonstance puisque en ce qui le
« concerne le point de vue est tout autre. Je suis
« convaincu que votre mariage, célébré sous le signe
« de l'amour sera une union toujours parfaite, aussi,
« j'arrête ici ma dissertation.

« Est-ce que, mon cher père, tu recevras bientôt,
« comme tu l'espère les étoiles de brigadier ?

« Ce jour là, ma bonne maman, quelle grande
« joie pour toi.

« Allons, je dois clore ici ma lettre car il me faut
« achever mes préparatifs de départ.

« Ne me laissez pas trop longtemps sans nou-
« velles de vous, et dites à Jean que si je comprends
« très bien la joie qui doit l'illuminer à cette heure,
« ce n'est pas une raison pour me laisser croupir
« ou griller sous le soleil africain, sans penser à moi.

— Je vais lui répondre immédiatement, décida
Josette.

— J'ajouterai un mot à ta lettre. Mais que vas-
tu lui dire à ton sujet ?

— Qu'avant de partir Jean m'a remis la bague
de fiançailles, rien d'autre.

— C'est peut-être préférable.

— Mon secret toi seule le connaît, Arlette elle-
même ignore la vérité. Son frère n'a pas voulu lui
en parler et m'a demandé de n'en jamais rien dire.
Donne-moi la lettre de Pierre, je voudrais la relire
avant de lui écrire.

— Garde-là dans tes affaires, ma chérie, ne l'éga-
re pas. Elle ne pouvait je pense arriver à un meilleur
moment.

Les deux femmes se regardèrent, peut-être la

même idée naissait dans leur cerveau : L'amour spontané n'est pas toujours le plus durable.

CHAPITRE X

Depuis déjà deux mois, la voix du canon tonnait là-bas sur la frontière. Des foyers, la gaieté s'était envolée, tous avaient les pensées dirigées vers ceux qui là-bas souffraient.

Les nouvelles commençaient à venir après de longues et angoissantes semaines d'attente.

Ce matin-là, Josette et sa mère travaillaient chacune à leurs occupations journalières, lorsque la femme de chambre vint remettre à la jeune fille une lettre émanant de Jean.

— Mère, lança-t-elle aussitôt.

— Quoi donc ?

— Des nouvelles de Jean.

Mme d'Armagne s'avança vers sa fille qui ayant dé-

chirée l'enveloppe lut à haute voix la missive de l'officier.

« Petite Josette chérie.

« Bien des jours déjà se sont enfuis depuis l'heure où j'ai eu la grande joie de passer à ton doigt le doux anneau des fiançailles. Depuis que de tragiques événements se sont déroulés.

« Nous n'avons pas eu pour notre compte à trop souffrir, quelques blessés c'est tout. Pour ma part je me porte à merveille et je veux espérer qu'il en sera longtemps ainsi.

« Chaque soir, lorsque le ciel est pur, je cherche et trouve bien vite notre étoile, alors je me laisse bercer par des rêves pleins de charmes. Je fais mille projets pour notre avenir. Parfois, aussi je porte mes doigts à mes lèvres et comme un enfant je lance un baiser vers le ciel, pensant que c'est un peu de moi qui s'envole vers toi. Il me semble te voir à ta fenêtre, faisant peut-être les mêmes gestes, tu ne saurais croire quel réconfort moral cela m'apporte. Mais quand la nuit est sombre qu'au ciel le rideau épais des nuages nous cache le monde lumineux, alors c'est ta photo qui reçoit mes baisers.

« Surtout, ne te chagrines pas, que les idées noires ne demeurent pas dans ton cerveau, les mauvais jours passeront et nous connaîtrons, sois en persuadée petite fiancée chérie, des heures exquis.

« Je n'ai aucune nouvelle de Pierre, est-il par ici, est-il resté en Afrique ? Je serais heureux de le savoir. Quant à ton père, je sais qu'il n'est pas très éloigné de moi et que peut-être un jour j'aurai la joie de le voir.

« J'achève ces mots, ma chérie, en couvrant ce pa-
 « pier de baisers que tu sauras trouver. Réserve-en
 « un pour ta mère, à laquelle je pense aussi souvent

— Pauvre Jean, murmura Mme d'Armagne.

— Oui, je suis heureuse qu'il n'ait rien su. Il
 est si bon. Pourquoi n'est-ce pas lui que mon cœur
 ait désigné.

— Nous ne pouvons sonder les secrets de l'Éter-
 nel, ma chère enfant. Certes, Jean sera un mari
 accompli et qui sait...

— Mais c'est Paul que j'aime !

— Les heures que nous vivons sont tellement trou-
 blées qu'il est préférable de ne penser à rien et de
 se laisser conduire par la Providence.

— Tantôt, j'irai voir Arlette, peut-être aussi aura-
 t-elle reçu des nouvelles de son frère.

— Veux-tu que je te donne un conseil. L'expérien-
 ce de la vie me le permet.

— Je t'écoute.

— Ne cherche pas à te rapprocher de Paul, puis-
 que désormais tu as brisé avec lui. Tu ne peux qu'en
 souffrir et lui aussi.

— Je te comprends très bien, mais si je me dé-
 sintéresse de lui, que pourra penser Arlette, elle
 qui me croit secrètement fiancée avec son frère.

— Ah, mon Dieu, quelle complication. Eh bien,
 je ne vois qu'un moyen de remédier à tout cela.

— Lequel ?

— Je crois qu'il sera radical. Nous allons quitter
 Chartres et nous rendre dans notre propriété en
 Bretagne. Là-bas nous attendrons la fin de cette hor-
 rible tourmente.

— Partir à Benodet s'est presque s'exiler.

— Mais non, rien ne nous empêchera de venir de

temps en temps à Paris. Réfléchis à ce projet et donne-moi ta réponse ce soir.

Josette demeura un instant pensive, puis relevant le front, elle déclara :

— Tu as raison, maman, il est préférable que nous partions. J'irai annoncer cette décision à Arlette.

CHAPITRE XI

— Quel temps !

— La pluie, toujours la pluie !

Dans leur cantonnement, petit village dans l'Est de la France, le régiment auquel appartenaient Jean et Paul venait prendre quelques jours de repos, une boue semblable à de la glaise collait aux pieds des hommes.

— Ah ! voici enfin le vaguemestre.

— Il n'a pas l'air de fléchir sous le poids des lettres.

— Que m'importe s'il y en a une pour moi.

Les hommes s'empressèrent d'aller près d'une grange où devait se faire la distribution. Déjà le vague-

mestre donnait aux officiers les plis qui leur étaient destinés.

— Lieutenant de Saint-Patrice !

Paul reçut des mains du sous-officier une lettre de format rectangulaire. Il reconnut tout de suite l'écriture de sa sœur.

— C'est tout ? demanda-t-il.

— Oui, mon lieutenant, répliqua le vaguemestre, continuant sa distribution.

— Paul s'éloigna lentement en décachetant le pli.

Il eut un sursaut, ses traits changèrent, ses paupières s'abaissèrent quelques secondes.

De la lettre, il venait de tirer la photographie de Josette.

— Oh ! pourquoi ? pourquoi ? murmura-t-il.

Son regard s'attarda sur l'image, des larmes naissèrent.

Il eut un moment d'hésitation, enfin prenant son portefeuille il y enserra la photo, puis lut la lettre de sa sœur.

« ... En mettant de l'ordre dans tes affaires, mon cher Paul, j'ai trouvé la photographie de Josette. « J'ai pensé que l'ayant oubliée, tu serais heureux « de l'avoir, c'est pourquoi je te l'adresse immédiatement... »

— Elle n'aurait pas dû faire cela. C'est volontairement que je l'avais laissée à Chartres. Je ne me reconnais plus le droit de porter cette image chère sur moi, puisque je n'ai plus rien à espérer. Arlette a eu tort !... Il est vrai que son intention ne peut être que louable car elle ignore ce qui s'est passé entre Josette et moi.

— Tu parles tout seul maintenant, à ton âge, c'est grave.

Surpris, Paul se retourna. Jean, la figure heureuse, souriant, en main une lettre de Josette se tenait devant lui.

— C'est possible ! répliqua Paul.

— Aurais-tu reçu, mon cher camarade, de mauvaises nouvelles ; tu as l'air fortement attristé.

— Non, un souvenir bien doux qui m'est rappelé, c'est tout.

— Quant à moi, fit Jean, brandissant sa lettre, je suis heureux ; pour un peu je crierai que la vie est belle. Je reçois ma première lettre depuis que nous sommes au front et elle émane...

— D'une fiancée, sans doute ?

— Exactement, mon cher.

— C'est une joie que j'aurais peut-être pu connaître. Dieu en a décidé autrement. Enfin !

Paul eut un geste de découragement.

— C'est ton secret, mon vieux, garde-le, à moins qu'un jour il ne te pèse trop ; alors, tu trouveras sûrement parmi nos camarades un d'entre eux capable de le comprendre et de t'aider.

— Il est de ces secrets qu'on ne peut partager.

— Allons, mon pauvre camarade, réagis. Allons à la popote ; rester dehors par un temps pareil, il ne faut pas y songer.

Et, passant son bras sous celui de Paul, le fiancé de Josette entraîna son camarade.

O ironie du sort ! Pourquoi fallait-il que ces deux hommes aimant la même jeune fille se trouvent côte à côte à ces heures tragiques, l'un connaissant la vérité, l'autre ne soupçonnant rien.

Dès les premiers jours de leur nouvelle vie commune, Jean éprouva de la sympathie pour Paul, dont le caractère était facile. Mais ce dernier ne semblait pas répondre aux avances de son camara-

de, sans toutefois lui montrer aucune hostilité. Il était trop sage pour en vouloir à Jean de l'avoir supplanté dans l'affection qu'il avait pour Josette, n'avait-il pas dit à cette dernière qu'il aurait agi de la même manière. Néanmoins, une certaine jalousie l'empêchait de se lier à son rival plus heureux.

Il avait espéré, lors de son départ, qu'à force de volonté et étant donné le nouveau genre d'existence qui allait désormais être la sienne, que, peut-être, peu à peu, le souvenir de Josette s'estomperait dans son esprit, mais il n'avait pas compté avec la présence continuelle de Jean, qui ne pouvait que raviver sa peine. Et voici que, plus encore maintenant, sa sœur, croyant bien agir, lui envoyait la photo de celle qu'il aimait.

Instinctivement, il porta la main à son portefeuille où il avait enfermé l'image chérie. Mais il n'acheva pas son geste.

« Non, pensa-t-il, pourquoi raviver ma douleur. A quoi cela me servira-t-il de regarder les traits de celle qui ne sera jamais ma compagne. Et puis, je ne suis pas seul.

Il lui semblait alors entendre une voix lui murmurer :

— Alors, brûle-la.

La brûler, il ne s'en sentait pas le courage. Dans son être profond demeurerait quand même un espoir.

— Qui sait, pensa-t-il, la mort à ces heures, fauche partout. Jean...

A cet instant, il regarda son camarade.

Tous deux entrèrent dans une chaumière où était leur popote.

D'autres officiers s'y trouvaient.

— Vous connaissez la nouvelle ? dit un capitaine.

— De quel ordre ! fit Jean.

— Demain matin, nous montons en ligne.

— Tant mieux ! répliqua Paul. On s'ennuie ici.

— Eh ! eh ! mon cher camarade, si on s'ennuie ici, je vous l'accorde, mais à part certaines visites d'avions on ne risque pas trop de laisser ses os.

— Oh ! pour ce que la vie a d'agréable !

— Allons, allons, intervint Jean, chasse ce cafard.

— Facile à dire.

— Que diable, tu es un homme ! Réagis. Si tu montes là-haut avec de pareilles idées, c'est mauvais.

— Bast ! aujourd'hui ou demain, il faut tous y passer. Si on doit souffrir des années, n'est-il pas préférable de disparaître tout de suite.

— Avec de tels raisonnements, on ne vit pas vieux. Pour ma part, j'espère bien voir et caresser plus tard mes petits-enfants.

— Bien parler, Frénol, lança le capitaine. Voilà mes amis, le moral que tous nous devons avoir. Allons, de Saint-Patrice, reconnaissez que notre camarade a raison.

— Certes, mais sa situation est toute autre que la mienne.

— En quoi ?

— Il a dans le cœur un amour qui, hélas ! n'est plus au mien.

— Peine d'amour, mon cher, n'est pas mortelle, surtout quand on est comme vous un garçon nettement équilibré. Si celle que vous aimez ne répond pas à votre appel je ne vois pas pourquoi vous vous acharneriez à souffrir.

— Ce n'est pas le cas, et puis...

Paul n'acheva pas sa phrase ; brusquement, il sortit de la maison.

— Jamais je ne l'ai vu ainsi.

— Tout à l'heure, il a reçu une lettre, dit Jean, et je l'ai surpris dans un abattement extrême.

— Ah ! amour quand tu nous tiens... lança joyeusement un jeune sous-lieutenant.

— Ris toujours, mon petit, tu ne sais pas ce que l'avenir te réserve.

— Oh ! l'avenir, mon capitaine, il n'est pas loin pour l'instant : ce sont les barbelés demain matin, et après nous la fin du monde !

Et l'on parla d'autre chose.

CHAPITRE XII

Au milieu de la nuit, le régiment quitta son cantonnement.

Jean, pensif, marchait auprès de ses hommes. Soudain, il vit un portefeuille sur la route ; il se baissa, le ramassa.

Il le regarda avant de l'ouvrir.

— Élégant, fit-il, cuir fin, quel est le pauvre diable qui lorsqu'il s'apercevra de sa perte sera peut-être désemparé. Bast ! on lui remettra son bien ; il doit y avoir certainement son nom à l'intérieur, quelques pièces d'identité.

Jean déplia le portefeuille et s'arrêta brusquement.

— Ça, par exemple, qu'est-ce à dire ?

La photographie de Josette, la même que celle qu'il possédait venait de s'offrir à sa vue.

Sans chercher plus avant, il fouilla dans la poche de son dolman, en sortit son calepin, où il trouva ce qu'il cherchait, c'est-à-dire l'image de Josette. Il avait cru un moment l'avoir perdue et qu'un autre l'eût ramassée.

— De plus en plus étrange. Il faut que j'éclaircisse cette affaire.

Alors, fébrilement, il fouilla le portefeuille trouvé à terre et en sortit des papiers au nom de Paul de Saint-Patrice.

Il eut comme un éblouissement, passa la main sur son front, rejeta légèrement son casque sur la nuque.

— Enfin, pourquoi cette photo est-elle là ?... Est-ce que ?... Il faut que je sache, et tout de suite.

Se tournant vers le sous-lieutenant il l'interpella :

Plagnol !

— Mon lieutenant.

— Je remonte la colonne afin de voir le lieutenant de Saint-Patrice. Prenez le commandement jusqu'à mon retour. Je ne serai pas longtemps d'ailleurs.

— A vos ordres, mon lieutenant.

Jean s'éloigna rapidement tenant le portefeuille en main.

Bientôt, il eut rejoint Paul.

— Tu as perdu ceci, tendit-il à son camarade qui, reconnaissant son bien se sentit pâlir.

— Mais... balbutia-t-il.

— Excuse-moi, car j'ai dû l'ouvrir pour en connaître le propriétaire.

— Alors, tu as vu...

— Oui, la photographie de Mlle d'Armagne. Tout-à-l'heure si tu le veux nous aurons, au moment de la halte, un entretien sérieux.

— J'allais te le demander, puisque une explication entre nous est devenue nécessaire.

Jean retourna à son poste.

Il allait tel un automate, n'entendant même pas les lazzi que de temps à autres, lançaient les soldats. Toute sa pensée était concentrée sur cette énigme qui subitement venait de s'imposer à lui.

« Est-ce qu'il existerait un sentiment entre ces deux êtres, pensa-t-il. Mais alors pourquoi Josette aurait-elle accepté la bague de fiançailles, non, non cela ne peut être. Un flirt tout au plus comme cela arrive fréquemment. Pourtant si c'est d'elle qu'il est épris, elle peut lui avoir laissé entrevoir la possibilité de réaliser son rêve.

Il marchait tête basse, comme un homme qui sommeille. Brutalement, il se heurta à un de ses hommes.

— Faites donc attention ! dit-il, le visage crispé. Avancez.

— C'est la halte, mon lieutenant.

— Oh bien ! fit Jean comme sortant d'un rêve.

A peine avait-il fait quelques pas qu'il vit Paul venant vers lui.

— Mon cher camarade, commença Paul, aussitôt, sachez tout d'abord que vous pouvez toujours me

serrer la main. Je n'ai rien à me reprocher envers vous, pas plus d'ailleurs que votre fiancée, car je sais que...

— Comment savez-vous que Josette est ma fiancée, coupa Jean.

Tous deux avaient abandonné le tutoiement.

— Josette, elle-même m'en a informé.

— Expliquez-moi comment il se fait que sa photographie se trouve dans votre portefeuille.

— Dites, se trouvait, car je vous en prie, prenez-la, la voici.

Jean hésita avant de prendre le petit carton.

— Pour elle prenez-la, insista Paul.

Jean se décida.

— Soit, dit-il, je la lui renverrai dans ma prochaine lettre.

— Ne faites pas ça, s'empressa Paul.

— Pourquoi, je vous prie ?

— Attendez avant de prendre une décision de connaître la vérité qui, d'ailleurs je vous le répète, ne peut vous offenser en rien. Cette photo, je l'ai reçue hier et c'est elle qui fut la cause de mon découragement.

— C'est elle qui vous l'a envoyée ?

— Calmez-vous, et laissez-moi parler. C'est ma sœur, amie de votre fiancée qui pensant que je l'avais oubliée l'a trouvée là-bas à Chartres dans mes affaires...

— Vous la possédiez donc depuis longtemps ?

— Un mois avant votre affectation à notre régiment.

— Alors...

— Je vous en prie, permettez-moi d'achever, il faut que vous sachiez le principal avant que nous

reprenions notre marche. Ne m'interrompez donc plus.

— Parlez donc, je vous écoute.

— Depuis déjà plusieurs mois, votre fiancée et moi, nous nous étions rencontrés à un bal de la Préfecture. Une très vive sympathie s'est créée aussitôt entre nous, sentiment qui ne tarda pas à se muer en un autre plus doux, à tel point, que nous décidions d'unir nos deux existences...

— Mais...

— Je vous en prie, laissez moi achever. Un jour, elle me déclara, alors que je l'informais de la demande officielle qu'allaient faire mes parents auprès des siens, que vous étiez considéré par sa famille comme son futur mari, à ma question par laquelle je lui demandais si elle avait pour vous le même sentiment qu'elle m'affirmait avoir à mon égard, elle me dit cette parole « J'aime Jean Frénel de tout mon cœur, mais je l'aime comme un frère, un charmant camarade comme s'il était vraiment le fils de mon père et de ma mère. » Sur cette réponse rassurante pour moi, je l'invitais donc à parler à ses parents et selon leur décision vous informer de ses projets qui seraient devenus les nôtres. Elle ne voulut pas acquiescer à cette suggestion et sachant que vous deviez permuter incessamment elle préféra attendre votre retour en France pour vous parler de vive voix, pensant que par lettre le coup eut peut-être été trop fort, sachant que vous l'aimiez. Malheureusement, comme le dit un proverbe, l'homme propose, Dieu dispose.

« En effet, j'avais approuvé sa conduite. Les événements qui font qu'aujourd'hui nous sommes ici sur cette route et que, demain peut-être nous ne ferons plus partie des vivants, se sont précipités à

un tel point qu'il lui fut impossible d'agir comme elle le désirait.

— Pourtant, elle aurait pu refuser la bague que je lui ai donnée.

— Elle n'a pas cru devoir le faire, elle a été aussi tellement surprise car elle s'attendait si peu à ce que ça se fasse comme cela eu lieu. Quelques heures plus tard elle était chez mes parents où elle m'avoua tout avec une franchise dont je lui garde une profonde reconnaissance. Je me suis efforcé à lui cacher ma douleur et à lui faire entrevoir un avenir aussi beau, plus peut-être auprès de vous. Vous aurez mon camarade, une loyale épouse. Moi... ma destinée qu'elle est-elle ? Voilà, maintenant vous savez tout, ce tout que vous eussiez certainement ignoré, comme l'ignore ma famille et la sienne, si ma sœur dans un but très compréhensible ne m'avait envoyé cette photo.

« Vous agirez comme vous le jugerez bon envers elle. Cependant, permettez-moi de vous adresser une demande. En souvenir de notre Ecole de St Cyr d'où nous sortons tous les deux, rendez-moi l'amitié que vous m'aviez toujours témoignée jusqu'à présent, reprenons le tutoiement entre nous... Je me suis loyalement confessé à vous, vous ne devez pas, du moins je le pense me tenir rigueur. De plus ce sera toujours avec plaisir que je bavarderai avec vous et, si parfois il vous plaît de me parler d'elle, faites-le, j'en serai si heureux. Ce sera un peu de soleil qui viendra bercer mon âme douloureuse. Vous l'aimez, n'est-ce pas, vous savez donc ce que c'est !

Paul n'ajouta plus un mot, il tendit la main à son camarade.

— Je te comprends, dit Jean et je te plains. Elle aussi il faut la plaindre. Mais la guerre n'est qu'à ses

débuts et qui peut savoir ce qu'il peut en résulter pour nous.

— Ne pensons pas à cela, faisons notre devoir de Français d'abord. Merci Fréno!

— Allons, appelle-moi Jean, mon pauvre vieux. Ils se serrèrent la main avec effusion.

— En route !

La halte était terminée.

Le long de la route serpentait sur les bas côtés une longue théorie d'hommes : le régiment.

Que de pensées, que de rêves, que de soucis devaient rouler dans ces cerveaux. Ah ! la Guerre ! Quelle horreur !

CHAPITRE XIII

Depuis les premiers jours de novembre. Mme d'Armagne et sa fille s'étaient installées dans leur propriété, en Bretagne à Benodet, petit village situé non loin de Quimper.

C'était une vieille bâtisse faite de pierre de granit gris, robuste ne craignant pas le déchainement

des éléments, ayant bravé déjà de nombreuses tempêtes.

La maison était vaste composée de plusieurs pièces toute aérées par au moins deux larges fenêtres qui permettaient d'apercevoir l'océan d'un côté et, de l'autre, un petit bois de sapins, qui faisait partie du domaine.

Aucun style n'avait guidé l'architecte dans sa construction, il n'avait songé qu'à faire une demeure confortable, rien de plus.

Sur le devant, une très grande pelouse en forme ronde au centre de laquelle s'élevait un magnifique cèdre, était contournée par une large allée recouverte de gravier fin qui aboutissait à un perron d'une dizaine de marches, donnant accès à une terrasse où plusieurs personnes pourraient facilement évoluer. C'était là, d'ailleurs qu'au moment de leur vacances la famille d'Armagne prenait leur repas en été.

Ce fut avec plaisir que les habitants du village sis à quelques centaines de mètres de la propriété, virent les deux femmes s'installer pour la durée de la guerre. La famille du général était aimée. Josette allait souvent rendre visite dans les chaumières, où ne régnait pas la richesse.

Cet après-midi, la jeune fille et sa mère se tenaient dans la salle de jeux au milieu de laquelle s'étalait un grand billard.

Toutes deux tricotaient, pensant aux leurs et aussi aux soldats que l'hiver proche allait assaillir de ses froids.

— Maman, dit soudain Josette, c'est très bien de tricoter pour les soldats, mais peut-être pourrions-nous aussi faire autre chose.

— Quelle idée as-tu ?

— Ne sommes-nous pas toutes deux infirmières de la Croix-Rouge ?

— Si fait. Eh bien ?

— Pourquoi ne ferions-nous pas un petit hôpital ici.

— Dans la maison ?

— Certes. Ce n'est pas la place qui manque.

— Ma foi, ton idée n'est pas mauvaise, cependant, je ne puis de mon plein chef prendre une décision pareille.

— Pour quelle raison.

— La propriété appartient à ton père, elle lui vient de ses parents. Or, nous serons peut-être amenés à y faire quelques transformations. Il est donc indispensable qu'avant de faire quoique ce soit, je demande à notre chef de famille son opinion.

— Je vais lui écrire tout de suite. Je suis certaine qu'il ne me refusera pas son autorisation.

— Ecris donc.

Quelques semaines plus tard, Josette recevait une réponse favorable du général.

Aussitôt, Mme d'Armagne en compagnie de sa fille se mit en devoir de faire toutes les démarches nécessaires auprès des autorités compétentes en vue de réaliser un hôpital pouvant recevoir une dizaine de blessés.

A la fin de l'année tout était terminé. Des deux grandes chambres de Pierre et de Jean on avait fait une seule pièce, au premier étage, qui contenait six lits et la salle de jeux était devenue salle de pansements et d'opérations. Enfin au second quatre chambres inutilisées avaient reçu chacune un lit pour de très grands blessés auxquels le silence était indispensable. Les autres pièces étaient réservées pour la famille, et le personnel serait logé dans un petit

bâtiment annexé qui tenait lieu de commun.

Un soir que tout était achevé, Josette, joyeuse, s'écria :

— Maintenant en attendant de recevoir de pauvres blessés nous pouvons maman reprendre nos tricots.

Le surlendemain, un médecin d'un certain âge se présenta.

— Madame, s'inclina-t-il, je suis désigné pour diriger votre hôpital. Seriez-vous assez aimable pour me faire visiter les lieux afin que je fasse les demandes nécessaires pour avoir personnel et médicaments.

— Très volontiers docteur... docteur ?...

— Oh ! excusez mon oubli ; je ne me suis pas présenté. Major Maupin. Je suis en temps de paix installé médecin à Brest.

— Je dois vous dire d'abord que ma fille et moi sommes infirmières diplômées de la Croix Rouge S. S. B. M.

— Parfait. Je suis heureux d'avoir en vous deux précieuses collaboratrices.

— Oh, nous ferons de notre mieux, docteur.

Mme d'Armagne fit visiter sa maison.

CHAPITRE XIV

Depuis que Jean avait eu son entretien avec Paul, les deux jeunes gens ne cherchaient pas à s'éviter, au contraire même dès qu'ils pouvaient se joindre, ils n'hésitaient pas à le faire.

Ce jour-là ils étaient légèrement en arrière des premières lignes lorsque le courrier leur fut apporté.

Jean avait une lettre de Josette. Paul de sa sœur.

Chacun lut sa missive. Mais Jean ne prenait plus le même plaisir à parcourir l'écriture de Josette. Maintenant qu'il connaissait la vérité il ne trouvait aucune flamme, aucun élan dans les phrases tracées. Aujourd'hui elle lui annonçait la création de l'hôpital à Benodet et l'installation du major.

— C'est d'elle, dit Jean lorsqu'il se rendit compte que Paul avait achevé la lecture de sa missive. Elle m'apprend que son hôpital est prêt à fonctionner.

— Alors, qu'est-ce que tu attends pour y aller comme pensionnaire ?

— Si c'est possible, il serait préférable que nous

ne goûtions pas à ce genre de maison.

— Tu as bien fait vois-tu de ne lui rien dire.

— J'y pense chaque jour et je me demande si je fais bien en agissant ainsi. En somme, je me montre d'un égoïsme farouche.

— Allons, allons.

— Mais si, mon vieux. La marque d'un amour sincère, profond ne doit-il pas être entièrement dépouillé de tout égoïsme. Tu dois bien me comprendre, mieux que tout autre, puisque tu aimes.

— Evidemment, en se plaçant à ce point de vue, il faut aimer les autres pour eux-mêmes, pour eux seuls et non pas les aimer pour soi.

— Oui, il faut les aimer avec humilité, dévouement, abnégation. Je dirai même jusqu'au renoncement, au sacrifice total si c'est nécessaire.

— Cela deviendrait du stoïcisme, mais je le conçois très bien.

— Pour moi, plus j'y pense et plus je me dis, voilà le véritable amour, le seul celui que rien ne peut entamer.

— C'est à dire : l'amour vainqueur plus fort que la mort.

— Tu m'as parfaitement compris. Ainsi en me taisant, en ne lui rendant pas sa parole, je n'agis pas en conformité avec ma pensée. Je demeure un égoïste.

— J'entends. Mais si tu la dégage envers toi, sais-tu quel pourra être sa réaction, elle voit en toi un frère, elle a pour toi une très vive sympathie. Elle sait que depuis longtemps tu l'aimes, alors elle souffrira de te savoir malheureux.

— Pourtant, elle pourra vivre son rêve.

— Crois-tu que ce rêve sera si beau si elle sait que par le monde il existe un être qui pleure à cause d'elle.

— La situation ne sera-t-elle pas la même si c'est toi qu'elle abandonne.

— Non.

— Alors, je ne te comprends plus.

— Si elle devenait ma compagne, elle te reverrai puisque tu es considéré par le général d'Armagne, comme faisant partie de sa famille, alors à chacune de vos rencontres quel sera votre état d'âme. Tandis que moi, je disparaîtrai normalement de sa vie, tu vois bien que mon raisonnement est le meilleur.

— C'est possible, mais tu ne m'a pas convaincu.

A cet instant, ils furent interrompus par l'arrivée d'un soldat.

— Lieutenant de Saint-Patrice, le colonel vous demande à son P. C.

— Que me veut-il ?

— Je l'ignore.

— Bien, je m'y rends.

— Je t'accompagne, tu permets ?

— Pourquoi pas ?

Tous deux se dirigèrent vers le poste de commandement de leur chef. Ils y arrivaient lorsque le colonel se présenta sur la porte.

— Vous m'avez fait demander, mon colonel ? fit Paul.

— Oui, je viens de recevoir un ordre du Quartier Général, mais entrons. Vous pouvez nous suivre, Frénol : ce que j'ai à dire à votre camarade n'est nullement confidentiel.

Tous trois pénétrèrent dans la petite salle qui servait de bureau au commandant du régiment.

— Voici ce dont il est question, déclara ce dernier. L'Etat-Major a besoin de savoir ce qui se passe devant notre secteur. Je vous confie une mission de confiance. Je compte sur vous pour l'accomplir. Je ne vous cache pas toutefois que le danger que vous allez courir est grand, le terrain que vous devez fouler est plein d'embûches.

— Je le connais, mon colonel.

— Bien des hommes y sont restés déjà.

Jean avait écouté ; son visage s'était modifié ; des

rides profondes s'étaient creusées à son front ; sa mâchoire s'était contractée.

— Pardon, mon colonel, intervint-il.

— Quoi donc ?

— Je revendique la place de mon camarade. Je suis plus ancien que lui en grade.

— Je m'y oppose ! s'écria Paul.

Tous deux se regardèrent, ils se comprenaient.

— Allons, déclara le chef, votre tour viendra, FrénoI ; les occasions ne manqueront pas malheureusement de risquer votre vie.

— Merci, mon colonel, s'empessa Paul.

Jean dut s'incliner.

— Vous partirez donc ce soir, avec une dizaine d'hommes. Je pense que vous serez de retour...

— Si tout va bien, je compte qu'il me faut au moins six heures.

— Bonne chance.

Le colonel serra la main de Paul.

Les deux jeunes gens s'en allèrent.

— Pourquoi, Jean, as-tu voulu prendre ma place ? Inutile de me répondre : j'ai deviné ta pensée : L'amour vainqueur plus fort que la mort.

— Eh bien, oui, c'est cela. Si l'un de nous deux doit disparaître, n'est-ce pas plutôt moi.

— Je n'accepte pas ce genre de sacrifice.

— Et moi, je dois accepter le tien.

— Pas du tout. Le colonel m'a désigné. Si tu ne m'avais pas accompagné, tu n'aurais rien su.

— Evidemment. Quoi qu'il en soit, jure-moi de faire tout pour ne pas t'exposer volontairement.

— J'accomplirai ma mission, rien de plus.

— J'ai ta parole ?

— En toute franchise. Je te laisse ; je vais chercher des volontaires.

— Tu n'en manqueras pas..

— Pour ça, je suis tranquille. Dès l'instant qu'il y a un coup dur... A tout à l'heure.

Ils se séparèrent.

Tout en regagnant son poste, Jean réfléchissait.

— J'aurais dû insister pour aller à sa place. Moi disparu, tout obstacle s'évanouissait, et Josette pouvait épouser celui qu'elle aime d'amour. Maintenant, je ne peux plus rien, si ce n'est d'invoquer le Très Haut, pour que Paul sorte indemne de sa mission. Après... ce sera à mon tour.

Cette nuit-là, Jean ne put trouver de longues heures de repos ; sans cesse son esprit s'évadait vers Paul, vers Josette aussi, et alors fréquemment, il se surprenait à porter ses doigts à ses yeux pour étancher des pleurs qui coulaient le long de ses joues.

Les bruits des mitrailleuses qui par instant troublaient le calme nocturne le faisaient sursauter, et de ses lèvres s'échappaient toujours les mêmes mots :

— En reviendra-t-il ?

Aux premières lueurs d'un jour blafard, il se leva et partit vers l'endroit par où devaient revenir Paul et ses hommes.

— Sont-ils rentrés ? interrogea-t-il au guetteur.

— Pas encore, mon lieutenant.

Un silence poignant régnait sur ce coin de terre où, pourtant, nombreux étaient les hommes se surveillant.

Brusquement, une arme automatique entra en action.

— Ce sont eux sans doute, ils reviennent, fit le soldat.

Jean se haussa légèrement au-dessus du petit parapet.

— Les voilà ! balbutia-t-il le cœur oppressé.

En effet, des hommes rampant sur le sol s'avançaient vers nos lignes.

— On dirait qu'ils entraînent...

— Quelques prisonniers, sans doute, remarqua le soldat ; il faut aller leur donner un coup de main.

— Restez là ! J'y vais.

D'un bond, Jean fut hors de son trou. A genoux, il s'avança :

— A l'aide, chuchota un des arrivants qui avait aperçu l'officier. Notre lieutenant est touché et nous avons deux prisonniers.

Contre toute prudence, Jean se dressa et courut vers le petit groupe qu'il rejoignit en trois enjambées.

Vivement, il se pencha sur Paul, dont la figure était exsangue. Méprisant la mort, il le prit dans ses bras et s'empessa vers les lignes. Les cinq survivants de la mission imitèrent leur chef et poussant devant eux les prisonniers arrivèrent enfin au milieu de leurs camarades.

Immédiatement Jean fit transporter Paul, dont la capote était déchirée en maints endroits, maculée de sang, au poste de secours. Il l'accompagna, tandis qu'un gradé conduisait les captifs au P. C. du colonel.

Maintenant, Paul, toujours évanoui, était étendu sur un brancard et un médecin examinait ses blessures.

Anxieux, haletant même, Jean suivait tous les gestes du major, regardait aussi le visage de ce dernier, s'efforçant d'y lire le fond de sa pensée.

Enfin, le docteur ayant achevé les premiers pansements se redressa.

— Est-ce très grave ? interrogea Jean.

— Il est sérieusement touché.

— Mais encore ?...

— Il est jeune... je le fais évacuer d'urgence.

A cet instant, Paul recouvra ses sens. Tout d'abord, il promena un regard étonné autour de lui. Bien vite, la joie brilla dans ses yeux en reconnaissant Jean penché vers lui.

— Ah ! hoqueta-t-il, je suis parmi vous.

— Paul, mon pauvre vieux... je..

Le colonel entrait, empêchant Jean d'achever sa phrase.

— Mes félicitations, lieutenant de Saint-Patrice.

— Ma mission est accomplie, mais j'ai soif, mon colonel.

Un infirmier s'approcha du blessé, tandis que le colonel s'adressait au major.

— C'est sérieux, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

— Il a perdu trop de sang. Je ne conserve guère d'espoir.

— Je vous remercie.

Alors, l'officier supérieur s'approcha de Paul, et décrochant le ruban de la légion d'honneur, placé sur la poitrine du capitaine qui l'accompagnait, il épingla la croix des braves sur le dolman ensanglanté, disant :

— Lieutenant de Saint-Patrice, je vous fais chevalier de la Légion d'honneur. Maintenant, vous allez partir vous soigner, et dans quelques mois, vous reviendrez parmi nous.

— Mon colonel...

— Chut ! défense de parler.

L'officier supérieur s'en alla.

— Jean, fit alors Paul à voix basse, prenant la main de son ami, je ne me fais guère d'illusions...

— Allons, allons.

— Pour que le colonel m'ait remis la croix en ce moment, tu sais ce que cela veut dire...

— Je ne pense pas comme toi.

— Soit ! Cependant, écoute...

Sa respiration devenait plus pénible.

— Repose-toi, tu t'épuises...

— Un mot encore, peut-être le dernier. Ce ruban, puis-je te demander, au cas à peu près certain où je meurs avant d'avoir... d'avoir quitté... cette ambulance... remets-le... à..

Il ne put achever sa pensée, mais Jean avait compris.

Le major s'approcha.

— Laissez-le. Le voici à nouveau évanoui. Rassurez-vous, il a encore suffisamment de force pour

supporter son transport jusqu'à l'arrière.

— Alors, je lui laisse sa croix ?

— Je pense qu'il serait préférable, en effet. On ne sait jamais.

Sur ce conseil, Jean se pencha vers son camarade, et en posant ses lèvres sur le front du blessé, il murmura :

— Ce baiser, c'est elle qui te le donne.

Puis, se redressant, le visage crispé, il se tourna vers le major :

— Je l'aime bien, docteur. C'est un grand cœur.

Il s'en alla à pas lents, la tête basse.

Quelques instants plus tard, Paul, ayant retrouvé sa connaissance, était évacué sur le plus proche hôpital de l'arrière, à Metz.

Avant de partir, il avait demandé à revoir son camarade, mais le major n'avait pas cru devoir faire droit à son désir.

Jean se trouvait désemparé à présent. Paul était devenu pour lui le compagnon indispensable des heures de loisir. Désormais, il serait seul, ne pouvant plus parler de Josette.

Qu'allait-il faire ? Devait-il indirectement faire connaître à Josette le peu d'espoir que conservait le major ? La chose en elle-même était facile, en écrivant à Arlette. Mais comment sa fiancée prendrait-elle cela ? Ah ! vraiment, il ne savait quelle conduite tenir.

— Avant, il faut que je sache comment il a été blessé.

Il rechercha le sous-officier qui avait accompagné son camarade, et ne tarda pas à le trouver.

Celui-ci achevait de mettre un peu de propreté à sa capote, véritable bloc de boue.

— Sergent !

— Mon lieutenant !

— Dites-moi comment a été blessé le lieutenant de Saint-Patrice.

— Nous venions de surprendre un petit poste

avancé. Déjà, nous avions envoyé trois d'entre eux voir ce qui se passait de l'autre côté de la planète, et nous nous apprêtions à revenir avec quatre prisonniers. Nous avions parcouru quelques mètres, lorsqu'une volée de grenades s'abattit sur nous, tuant cinq des nôtres, deux des prisonniers, et blessant notre lieutenant, qui demeura étendu, sans mouvement. Je m'approchai de lui ; comme il se relevait, une autre grenade éclata près de lui, le blessant à nouveau. Fort heureusement pour moi que j'étais allongé près de mon lieutenant, du côté opposé où éclata la grenade, sans quoi... Enfin, bref, aidé de trois autres de mes camarades nous parvîmes à revenir. Ce ne fut pas sans mal, comme vous devez le penser. Nous étions obligés d'avancer en rampant, tirant à nous notre officier. C'est tout, mon lieutenant.

— Je vous remercie.

Jean s'éloigna. Il savait maintenant que Paul n'avait pas cherché volontairement la mort.

CHAPITRE XV

Une huitaine de jours s'étaient écoulés depuis le départ de Paul pour l'hôpital de Metz, et Jean n'avait reçu aucune nouvelle de son ami.

Son anxiété était toujours grande, il ne savait non plus quelle conduite tenir envers Josette. Pour lui, la découverte de l'amour existant entre Paul et sa fiancée avait été certes un coup rude, violent, mais la loyauté de son camarade avait été comme un adoucissement à sa peine qui cependant demeurait toujours vive, telle une plaie saignante à son cœur d'amoureux sincère. Ne trouvait-il pas un vrai réconfort moral, ainsi que Paul d'ailleurs, à parler de celle qui, là-bas, pensait à eux chaque jour ? Et voici que maintenant il était seul. Son entraînement s'était enfui ; il n'était plus pour ses camarades celui qui bien des fois par ses réparties joyeuses apportait la gaieté au moment des heures sombres.

Ce matin-là, le vaguesmestre lui remit deux enveloppes, une dont il reconnut immédiatement l'expé-

ditrice, et l'autre d'une couleur jaune, au papier épais, de forme rectangulaire .

Vivement intrigué, ce fut la dernière qu'il déca- cheta aussitôt.

Elle émanait de l'hôpital de Metz et renfermait un ruban rouge.

Jean eut un soubresaut ; il sentit une sueur froide perler à son front. Il devinait la vérité.

Il réagit, et, les yeux embués de larmes, il lut :

« Mon cher Jean... mon frère.

« Cette lettre, ce n'est pas moi qui en trace les mots, j'en suis incapable. Quand tu la recevras, c'est que Dieu m'aura rappelé vers lui.

« Mon infirmière, qui a consenti à écrire sous ma dictée, est une adorable jeune fille de vingt ans ; elle fut pour moi une sœur, comme l'eût été celle dont chaque jour nous nous entretenions. Si l'occasion fait que tu passes par Metz, je serais heureux que tu viennes la voir, tu la remercieras encore en mon nom pour tout son absolu dévouement.

« Pour toi, les épreuves ne sont pas à la veille de se terminer. Mais, aux heures du danger, tu sauras que, veillant sur toi je serais là, quelque part dans l'azur, près de toi, m'efforçant de te garer de la mort afin que ta douce fiancée te retrouve lorsqu'enfin la tourmente sera passée.

« Tu pourras alors vivre ton rêve, ce beau rêve que font tant de jeunes et que la mort fauche aujourd'hui si inexorablement.

« Quant à moi, je quitte cette terre, n'ayant au cœur qu'un seul amour qui ne devait pas fleurir. N'est-il pas mieux ainsi que celle que j'aimais n'ait pas lié sa vie à la mienne, puisque je ne devais pas dépasser vingt-cinq ans.

« Je meurs pour la France, et j'en suis fier. Cette mort, je te le jure, en cette heure où on n'a pas

le droit de mentir, est venue me frapper uniquement dans l'accomplissement de mon devoir. Je ne l'ai pas cherchée, pas plus que toi tu n'as le droit de le faire.

« Pourquoi n'as-tu pas, comme je te l'avais demandé à l'ambulance, pris le ruban rouge sur ma poitrine ? Peut-être croyais-tu que mes blessures n'étaient pas mortelles ? Hélas ! quand on vous la donne, cette croix, comme je l'ai reçue, nous savons bien que le major n'a pas caché la vérité à celui qui l'épingle sur votre poitrine.

« Tu vois aujourd'hui que j'avais compris.

« Puisque maintenant que je ne suis plus qu'un souvenir dans la pensée de celle que j'ai aimée, puis-je te demander peut-être beaucoup ? Oh ! je crois t'entendre me répondre, tu es si bon, si loyal ! Veux-tu donc remettre ce ruban à celle que tu connais, en lui disant que ma dernière pensée a été pour elle et que je souhaite de toute la force qui me reste, qu'elle trouve, chose dont je suis sûr, le bonheur et la joie de vivre auprès de celui...

« Excusez-moi, lieutenant. Ces mots qui suivent n'ont pas été dictés par votre ami, une syncope s'est emparée de lui et son âme s'est envolée vers le Consolateur.

« Je prie pour lui et je souhaite qu'il vous protège.

« Mlle Geneviève PRETEL.
« Infirmière. Metz. »

Jean demeura un long moment pensif, le regard rivé sur le ruban rouge.

— Et voici, murmura-t-il, ce qui reste de lui. Ah ! nous sommes bien peu de chose sur terre, et nous nous débattons souvent dans des situations tragiques pour en arriver là ! A présent, me voici avec entre les doigts un gage précieux que je dois remettre à sa destinatrice. Cette mission, il faut que

je l'accomplisse avec autant de loyauté que ce pauvre Paul a accomplie la sienne.

« Mais je ne sais si je dois l'adresser dès maintenant à Josette. Par lettre, la chose me paraît difficile, car les mots sont parfois durs ; il n'est pas aisé d'en atténuer le sens, et je ne voudrais pas que Josette pût croire un seul moment que j'éprouve comme un plaisir à lui faire du mal.

« Bientôt, je dois aller en permission, je pense qu'il est préférable que j'attende ce moment pour accomplir le vœu du disparu. Néanmoins, car on ne sait jamais ce qu'il peut arriver, je puis demain être frappé moi-même, alors ce pauvre ruban, où irait-il ? Je vais écrire à Joette, lui conter tout, j'enfermerai le souvenir que Paul lui envoie dans l'enveloppe.

Quelques heures plus tard, Jean, ayant achevé sa lettre et enfermé le ruban rouge à l'intérieur, traça sur l'enveloppe la suscription suivante :

Mademoiselle Josette d'Armagne
Benodel.

Finistère.

A ne mettre à la poste que si je suis tué.

Il la serra dans son portefeuille.

CHAPITRE XVI

Jusqu'à ce jour, le petit hôpital de Mme d'Armagne n'avait pas encore reçu de blessés.

Un matin, le major fut informé qu'il aurait à hospitaliser deux soldats, et que ceux-ci arriveraient à Quimper dans le courant de la journée. Il devait donc envoyer une ambulance militaire en gare de Quimper.

— Enfin, mademoiselle, annonça-t-il à Josette, nous allons avoir un peu d'occupation, depuis que je suis ici à ne rien faire, je commençais à prendre de mauvaises habitudes.

— Combien de blessés devons-nous recevoir ?

— Deux.

— La fatigue ne sera guère grande, remarqua Mme d'Armagne, qui venait d'entrer.

— Est-ce que sont des officiers ou des soldats ? interrogea Josette.

— Je regrette, mais je suis dans l'impossibilité

de vous répondre, l'avis que voici ne le mentionne pas.

— Quel genre de blessure ?

— Amputation du bras.

— Je vais immédiatement faire le nécessaire.

Josette s'en alla dans la grande salle du premier et se mit en devoir de préparer les lits.

A cinq heures du soir, l'ambulance s'arrêtait devant le perron de la maison, et les brancardiers transportaient les malades qui étaient couchés immédiatement dans des lits chaudement bassinés.

Aussitôt le médecin s'affaira auprès d'eux. Josette et sa mère l'assistèrent.

— Tout à l'heure, nous vous donnerons un peu de bouillon, annonça Josette.

— Merci, mademoiselle, répliqua l'un d'eux ; mais nous avons plutôt soif.

— Je vais aller vous chercher ce qu'il faut.

La jeune fille quitta la pièce.

Quand elle revint, Mme d'Armagne et le major étaient partis.

— Voilà un peu de tisane, dit-elle en donnant à chacun une tasse où fumait un liquide doré. C'est du tilleul.

Elle regardait ces malheureux au visage émacié, sur les traits desquels la souffrance avait imprimé sa trace.

C'étaient deux soldats appartenant à des régiments différents.

A cet instant, un infirmier militaire entra, portant des musettes et des capotes.

— Qui est du 152^e ? demanda-t-il.

— Moi ! répliqua celui qui se trouvait le plus près de la porte d'entrée.

C'était un garçon de vingt-deux à vingt-trois ans, au regard intelligent, aux traits plus fins que ceux de son compagnon.

Josette avait sursauté à l'annonce du numéro du régiment.

— Vous êtes du 152^e, dit-elle, s'approchant du blessé.

— Oui, mademoiselle.

— C'est le régiment de Chartres.

— En effet.

— Mais alors, vous avez connu mon père le colonel d'Armagne ?

— Certes, comment c'est sa fille qui me soigne à présent. Que la vie est étrange parfois.

— Vous connaissiez aussi le lieutenant FrénoI.

— Non, ah ! c'est peut-être le nouvel officier qui a rejoint à la mobilisation.

— Il arrivait d'Algérie.

— Très bien. Je n'étais pas dans sa compagnie. Mon lieutenant se nommait de Saint-Patrice.

A l'appel de ce nom, Josette senti son cœur battre plus fort.

— Je le connais. Il doit être bon avec vous.

— Il était, bon, nous l'aimions bien.

— Quoi que voulez-vous dire, haleta Josette dont le visage marqua l'effroi.

Le blessé s'aperçut du changement dans la physionomie de la jeune fille, il crut comprendre que peut-être, il existait un sentiment entre son officier et elle.

— Vous parlez au passé ? reprit-elle.

— Il a été très sérieusement blessé, alors on a dû l'évacuer.

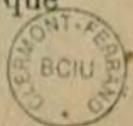
— Depuis longtemps ?

— Une dizaine de jours environ. Je ne sais rien de plus.

— Je vous laisse, sans quoi la fièvre va vous abatre et ce sera ma faute, car je vous fais bavarder.

Josette avait surtout hâte maintenant d'aller voir sa mère pour lui faire part de ce qu'elle venait d'apprendre, hâte aussi de ne pas rester en face du blessé craignant que sa douleur fut plus forte que sa volonté.

Le blessé la regarda s'éloigner.



— Ce ne sera pas moi qui lui dirait la vérité, dit-il à son compagnon. Le lieutenant est mort.

— Tu es sûr.

— Je faisais partie de l'équipe qu'il commandait, quand il a été touché. Moi-même, c'est à ses côtés que j'ai écopé mon coup dur. J'ai été envoyé à Metz dans le même hôpital que lui. Quand j'ai demandé de ses nouvelles cinq jours après, il venait de mourir.

Josette avait rejoint sa mère.

— Qu'as-tu ! s'émotionna Mme d'Armagne, tu es toute bouleversée.

— Un des soldats appartient au 152^e.

— Alors ? s'empessa Mme d'Armagne redoutant d'apprendre une mauvaise nouvelle, serait-il arrivé quelque chose à Jean ?

— Non, mais à Paul...

Et elle éclata en sanglots.

— Achève, ma pauvre enfant.

— Il a été très grièvement blessé. C'est tout ce qu'a voulu me dire le soldat. Mais je ne serais pas étonnée qu'il en sache plus long.

— Ne te mets pas dans un état pareil, ma pauvre petite. Je te comprends, c'est vrai, mais enfin n'avais-tu pas accepté d'être la compagne de Jean. Et puis rien ne te dis qu'il soit tué.

— J'en ai le sentiment profond.

— Arlette nous aurait écrit.

— Peut-être ne sait-elle rien. Je vais lui écrire pour avoir des nouvelles.

— Ne fais rien avant que j'ai interrogé ce blessé.

— C'est le premier en entrant. Va vite, maman.

— Pas ce soir, nous ne devons pas te fatiguer. Il a voyagé toute la matinée, que dirait le docteur si nous comprenions ainsi notre rôle d'infirmière.

— Tu as raison, j'ai tort de ne penser qu'à moi.

— Et puis, rien ne te prouve que ce soldat sache quelque chose de définitif. Toutes les blessures ne sont pas mortelles.

La fin de la journée se passa tristement pour Josette. Et quand vint le soir, après le repas, elle laissa seule sa mère monter auprès des blessés. Elle n'aurait pu s'empêcher d'interroger à nouveau celui qui sans le vouloir l'avait frappé au cœur.

Son amour était toujours là, vivace. Trop peu de temps encore s'était écoulé depuis le jour où elle avait rendu sa parole à Paul pour que les premiers voiles de l'oubli aient atténué le cher souvenir.

Sa nuit fut agitée, sans cesse elle se retournait sur sa couche. Ce ne fut que vers la fin de la nuit que le sommeil enfin vint l'engourdir.

Quand elle descendit dans la salle-à-manger, neuf heures depuis un moment déjà étaient sonnées.

Mme d'Armagne avait accompagné le docteur dans sa visite et avait interrogé le blessé. Celui-ci lui avait dit tout ce qu'il savait sur la mort de Paul.

— Je suis en retard, ce matin, dit Josette en embrassant sa mère. J'ai très mal dormi.

— Je m'en suis un peu doutée. C'est pourquoi ce matin, quand je suis allée dans ta chambre et que je t'ai vue si bien dormir, je n'ai pas voulu te réveiller. J'ai donc accompagné seule le major.

— Tu as vu le soldat du 152^e? s'empressa Josette.

Mme d'Armagne hésita un instant avant de répondre.

— Tu l'as interrogé, insista la jeune fille.

— Oui, avoua enfin la mère.

— Alors, vite, dis-moi que t'a-t-il dit ?

— Qu'il avait vu ton émoi sur ton visage...

— Il est mort n'est-ce pas, fit Josette se jetant dans les bras de sa mère.

— En héros, murmura Mme d'Armagne, caressant la chevelure de sa fille. Pleure, mon enfant, les larmes aident à la souffrance.

Un silence s'établit entre les deux femmes, troublé seulement par les sanglots de la jeune fille, des lèvres desquelles s'échappaient en syllabes hachées le nom de celui qu'elle avait aimé.

— Sois raisonnable maintenant, ma petite fille. Déjà une première fois tu t'es montrée courageuse, oh ! je sais bien, tu conservais une arrière-pensée dans ta tête d'amante. Elle était humaine et ce ne sera pas moi qui t'en blâmerais. Tu te disais si Jean...

— Maman...

— N'est-ce pas la vérité tous les êtres sont ainsi, ils ne pensent qu'à leur bonheur au fond d'eux-mêmes demeure l'égoïsme. Dieu n'a pas voulu que Paul soit épargné, c'est qu'il a sur toi des vues tout autres. Désormais, tu t'efforceras d'oublier celui qui est parti à jamais, pour ne plus consacrer tes pensées qu'à celui qui t'aime aussi de toute la force de son âme. Ce n'est pas moi qui vais t'apprendre à le connaître, tu as vécu d'assez longues années à ses côtés pour savoir combien son âme est belle. Je suis convaincue que la vie avec lui sera pour toi une suite ininterrompue de jours tissés de joie et de bonheur.

« Allons, sèche tes larmes, sois forte et vaillante, tu es jeune la vie pour toi ne fait que de t'ouvrir ses portes. Bien des peines encore viendront t'affliger mais tu auras près de toi alors un compagnon qui saura te consoler, t'aider à les supporter. Un jour viendra où ta maman ne sera plus là pour te comprendre comme aujourd'hui, ne seras-tu contente de pouvoir alors trouver une autre épaule contre laquelle tu te sentira le droit de t'appuyer comme tu le fais en ce moment. Sois persuadée que Jean saura le comprendre, te bercer et t'aimer autant que moi-même.

Doucement, Josette s'était écartée de sa mère. Elle avait séché ses pleurs.

— Je te remercie, maman, de me parler ainsi. Je suis bien obligée maintenant de me faire une raison puisque tout est fini... que jamais, jamais je ne le reverrai.

A cet instant on apporta une dépêche à Mlle

d'Armagne qui, nerveusement la décacheta aussitôt. Elle émanait d'Arlette. Celle-ci annonçait sa venue pour la fin de la journée et était ainsi conçue :

« Arriverai cinq heures. Aurai absolument besoin entretenir Josette. »

— Pourquoi cette visite, fit Mlle d'Armagne. Sans doute connaît-elle l'affreuse nouvelle.

— Je le pense, et elle préfère me l'apprendre de vive voix. Car elle est ignorante de ce qui s'est passé entre Paul et moi.

Au cours de l'après-midi, Josette s'efforça de se montrer aimable, gaie même avec les blessés.

Vers les cinq heures, une auto s'arrêta devant le perron de la demeure. Arlette en grand deuil en descendit.

Immédiatement les deux jeunes filles tombèrent dans les bras l'une de l'autre ; incapables toutes deux de prononcer la moindre parole.

Mlle d'Armagne les entraîna dans sa chambre, les laissa seules.

— Comment l'as-tu appris ? balbutia Arlette.

— Par un blessé que nous soignons ici.

— Depuis longtemps ?

— Ce matin. Et toi ?

— Avant-hier, on nous a remis un petit paquet contenant ses papiers personnels. Et une lettre pour toi. La voici. Mais avant d'ouvrir la lettre, dis-moi, est-ce que ce blessé est toujours ici ?

— Oui.

— Est-ce que je pourrai le voir ?

— C'est très possible. Veux-tu que maman t'accompagne.

— Tu serais gentille. Pendant que je serai près de lui tu pourras lire ta lettre.

— Viens donc.

Maintenant, Josette était seule, dans sa chambre.

Des larmes dans les yeux elle déchira fébrilement l'enveloppe. La petite médaille qu'elle avait donné à Paul tomba sur le tapis. Vivement Josette se

pencha, la ramassa, la regarda. Elle était bossuée et un trou s'y voyait au centre. Pieusement, la jeune fille la porta à ses lèvres ; abaissa ses paupières, demeura un moment immobile.

Enfin elle se décida à lire la lettre. Comme celle adressée à Jean l'écriture était de la même infirmière.

« Chère Josette,

« Quand vous lirez cette lettre, peut-être saurez-vous déjà que la mort m'a emporté dans ses grandes ailes noires.

« C'est mon infirmière qui écrit pour moi. Comme me vous elle se penche sur mes souffrances. Comme vous, elle est bonne et douce.

« Bientôt, je ne serai plus pour vous qu'un souvenir qui peu à peu s'effacera de vos pensées. Le temps est un si grand maître !

« Cette médaille que j'avais attachée sur ma poitrine je vous la retourne. Hélas ! elle est abîmée.

« Une vie nouvelle s'ouvrira pour vous. Sachez que depuis notre départ, je n'ai eu qu'un ami sincère, loyal, bon, que j'ai aimé comme un frère. Un jour vous l'avez rencontré sur votre route. Je ne puis souhaiter qu'une chose c'est que vous lui apportiez tout l'amour que vous aviez pour moi.

« Allez tous deux heureux dans la vie. S'il vous arrive parfois de penser à moi dites-vous que ma mort fut douce.

« Pardonnez-moi de m'arrêter ici. Je suis fatigué.

Adieu, Josette. »

La pauvre jeune fille s'écroula sur son lit et pleura longtemps. Ce fut sa mère qui vint la chercher pour la conduire auprès d'Arlette.

CHAPITRE XVII

Des semaines s'étaient écoulées depuis la venue d'Arlette à Benodet.

Sur sa demande, la sœur de Paul était restée auprès de son amie et avait revêtu le costume d'infirmière qu'elle avait d'ailleurs le droit de porter, ayant fait des études et passé les examens à Chartres en même temps que Josette.

— Je voudrais, avait-elle dit à Mme d'Armagne soigner jusqu'à sa guérison complète le blessé qui était aux côtés de mon frère...

— C'est avec plaisir que nous te garderons, s'empressa d'accepter Josette.

Depuis ce jour la jeune fille ne quittait guère son malade.

Georges Davelles avait vingt-quatre ans, reçu à l'agrégation, il se destinait au professorat. Il faisait son service militaire après avoir obtenu plusieurs sursis quand la guerre éclata.

Les deux jeunes gens prenaient un vif intérêt à converser ensemble. Tout d'abord ce fut avec une

certaine retenue qu'il consentit à faire le récit de la mort de Paul quand il sut que c'était la sœur de son lieutenant qui l'interrogeait à ce sujet. Peu à peu, bribes par bribes, Arlette finit enfin par lui arracher toute la vérité.

Depuis lors ils passaient toutes leurs journées ensemble, et Georges ne paraissait pas du tout pressé de quitter Bênodet.

Ce jour-là, le major déclara à Georges, alors qu'il venait d'achever un des derniers pansements.

— Mon ami, désormais j'estime que mon rôle auprès de vous est terminé, vous allez donc pouvoir retourner auprès de vos parents, là-bas, vous serez convoqué afin de vous présenter devant un conseil de réforme.

— Je vous remercie de vos soins, docteur.

Et son regard se porta vers Arlette qui était présente comme chaque jour à la visite médicale.

— J'avoue, mademoiselle, déclara-t-il, alors que le médecin se retirait, que ce ne sera pas sans un certain regret que j'abandonnerai cette demeure où j'ai rencontré tant de dévouement et rencontré aussi une si douce infirmière.

— Votre famille habite Paris n'est-ce pas, m'avez-vous dit.

— Oui, mon père est agent de change.

— Peut-être nous reverrons-nous, Chartres n'est pas loin de la capitale, il faudra même venir nous voir, afin que mes parents vous entendent leur parler de mon malheureux frère.

— J'allais vous en demander l'autorisation. Mais vous restez ici.

— Je n'en ai nullement l'intention, surtout maintenant que ma présence n'est plus nécessaire, puisque, vous le voyez les lits sont vides.

Elle baissa la tête pour cacher ses yeux au regard du jeune homme qui depuis le début de leur entretien s'attachait obstinément aux siens.

— Mademoiselle, balbutia Georges, je voudrais...

oh que cela est donc difficile à dire. Aidez-moi, je vous en prie.

Doucement, il posa sur l'épaule de la jeune fille, le seul bras qui lui restait.

— Regardez-moi, reprit-il.

Lentement elle releva la tête. Alors il vit un voile humide sur les yeux de la jeune fille.

— Aujourd'hui, la guerre est finie pour moi. Je vais donc, mademoiselle, dès que je serai définitivement libéré, entrer dans la carrière du professorat. Combien je serais heureux si je n'étais pas seul. Vous m'avez entouré de soins si dévoués... J'ai pris l'habitude de voir penché sur moi votre si doux visage qu'il me semble, et je dois dire j'en suis certain, que je ne pourrai vivre désormais sans vous. Hélas ! je le sais, je suis un estropié.

— Taisez-vous, je vous défends d'employer ce mot. Vous ne voulez donc pas voir ce qui se passe en moi.

— Si, et c'est précisément pour cela que j'ai osé vous parler comme je viens de le faire.

— Soyons francs l'un vers l'autre. Le voulez-vous ?

— C'est le meilleur moyen d'être heureux dans la vie.

— Pour vous, j'éprouve une sympathie très grande, ce n'est pas de l'amour, mais pourtant il me semble, je le sens confusément ce sentiment que j'éprouve à votre égard ne demande qu'à se muer en un autre beaucoup plus tendre. Vous croyez-vous capable de le faire naître ?

— Capable ! Mais je n'ai que ce désir. Oh ! comme en cet instant mon âme s'illumine vous m'apportez le bonheur, après la souffrance, le soleil après l'ombre de la nuit. Je vous aime, Arlette et mon rêve va se réaliser. Vous rendre heureuse, là sera l'unique but de ma vie.

— Et moi, je m'efforcerai d'effacer de votre souvenir les heures terribles que vous avez vécues.

— Il y aura autre chose entre nous.

— Dites.

— L'âme de votre frère pour lequel j'avais une si grande sympathie. C'est près de lui que j'ai été blessé. N'est-ce pas lui qui a aidé notre rencontre ici ?

A cet instant, Josette parut.

— Jean arrive demain en permission, annonça-t-elle. Vous allez revoir un de vos lieutenants, monsieur.

— Cela me fera plaisir.

— Il arrive à temps, car Georges a reçu ce matin son exeat du major, dit Arlette.

Une légère surprise se peignit sur le visage de Josette en remarquant que son amie avait prononcé le prénom du blessé.

— Vous nous quittez, je le regrette, mais j'en suis heureuse pour vous, déclara Josette.

— Dans quarante huit heures, je vous ferai mes adieux, mademoiselle, et vous adresserez ainsi qu'à madame votre mère tous mes remerciements pour les soins...

— Oh ! les soins c'est à mon amie qu'il faudra vous adresser pour cela.

— Je m'en acquittais précisément, quand vous êtes entrée.

— C'est vrai, intervint Arlette, nous nous disions même certaines choses que... Viens, je veux te parler. Nous vous laissons un petit instant.

Arlette entraîna vivement son amie.

— Ecoute Josette, commença-t-elle lorsqu'elles furent dans leur chambre. Je crois que j'ai trouvé en Georges Davelles, le compagnon de ma vie.

— Cachottière, tu aimais et ne me disais rien.

— Aimer est un mot un peu grand peut-être, en l'occurrence.

— Alors, je ne comprends plus.

— Pour moi, vois-tu j'ai toujours eu sur le mariage des conceptions toutes autres que celles de la plupart de mes compagnes. Elles ne voient dans l'union

de deux êtres qu'une possibilité de bonheur et de joie si l'amour en est le point de départ. Certes dans bien des cas cela peut être vrai malheureusement il ne l'est pas toujours. Quant à moi, j'estime que si deux jeunes gens éprouvent l'un pour l'autre, une véritable sympathie qui n'empêche pas de voir les défauts et les qualités de chacun, ainsi que le défend le bandeau placé sur leurs yeux par Eros, ils connaîtront par la suite le véritable amour, celui qui lorsqu'il a planté ses racines dans les cœurs ne peut plus s'en arracher.

— Ton point de vue peut avoir sa valeur.

— Réfléchi à ce que je viens de te dire. Toi qui a connu cet amour spontané et qui est encore trop jeune pour ne pas songer à fonder un foyer. Voilà pourquoi je désire épouser Georges Davelles. Je suis certaine de trouver le bonheur près de lui.

— Je te le souhaite, ma chérie, de toute ma force.

— Maintenant que tu connais mon secret et que tu m'approuves retournons près de Georges. Nous vous quitterons le même jour. Une infirmière ne doit-elle pas veiller sur son malade jusqu'au terme de son devoir ?

— Certes, mais ce devoir s'achèvera dans combien d'années ?

— Jamais.

Souriantes toutes deux, elles rejoignirent Georges Davelles qui se tenait dans le salle-à-manger, bavardant avec Mme d'Armagne.

CHAPITRE XVIII

Josette et son amie achevaient de préparer la chambre qui allait être celle de Jean pendant sa permission lorsqu'un cri poussé par Mme d'Armagne vint les surprendre.

— Oh ! par exemple !

Vivement, les deux jeunes filles se précipitèrent dans l'escalier et demeurèrent surprises en voyant Jean et Pierre qui embrassaient Mme d'Armagne.

— Ce n'est pas possible, Pierre ! s'écria Josette s'élançant dans les bras de son frère, l'embrassant.

Vivement elle se dégagea pour se tourner vers Jean qui était resté un pas en arrière, le cœur serré.

— Jean ! fit Josette lui tendant son front.

— Josette, ma chérie.

Il la serra dans ses bras posa un baiser à la naissance de ses cheveux.

— Mais, s'étonna la jeune fille lorsqu'elle se fut écartée de son fiancé, et posant son index sur un ruban rouge, Tu as la croix et tu ne nous l'a pas annoncé.

— Surprise que je voulais te faire.

— Comme il est sali, ce petit ruban. Il y a donc quelques jours déjà que tu l'as.

— Trois jours seulement. Celui-ci a tout un passé, je te conterai son histoire. La croix qu'on a épinglée sur ma poitrine, la voici Josette, garde-la.

Il fouilla dans la poche intérieure de son dolman et en sortit un ruban rouge auquel pendait la croix des braves.

Josette la serra dans sa main et offrit ses lèvres à son fiancé.

Cependant Arlette s'était tenue à l'écart. Mme d'Armagne s'en aperçut aussitôt elle lui fit signe d'approcher.

— Venez, Arlette, dit-elle, que je vous présente mes deux fils et se tournant vers les officiers, Mademoiselle de Saint-Patrice, mon fils Pierre qui nous arrive sans nous prévenir et le lieutenant Jean FrénoI que nous considérons comme notre enfant.

Au nom de Saint-Patrice, Jean eut un léger sursaut et sa main pressa malgré lui celle de Josette qu'il tenait entre ses doigts.

Des larmes brillaient dans les yeux d'Arlette.

— Mes chers enfants, reprit Mme d'Armagne, Mlle de Saint-Patrice a éprouvé dernièrement une cruelle douleur...

— Permettez-moi, Mademoiselle, s'avança Jean vers Arlette, coupant la parole à Mme d'Armagne, de m'incliner devant vous et de m'autoriser à déposer sur votre front le baiser fraternel que mon meilleur ami, presque un frère vous eut donné en cette minute. J'ai recueilli presque ses dernières paroles. Il est mort en héros, puisse être cette certitude un léger baume consolateur à votre douleur.

Josette s'approcha de son amie et les deux jeunes filles serrées dans les bras l'une de l'autre sanglotèrent.

Jean les regarda un instant. Il comprenait ce qui

se passait dans l'âme de sa fiancée, sincèrement il la plaignait.

Mme d'Armagne entraîna les jeunes gens dans la salle-à-manger.

— C'est ici que nous nous tenons maintenant, annonça-t-elle, depuis que la demeure a été transformée en hôpital.

— As-tu beaucoup de blessés ? interrogea Pierre.

— Nous n'en avons reçu que deux, un est déjà parti et l'autre nous quitte demain avec son infirmière, Mlle Arlette.

— Celui-là vous connais, remarqua l'amie de Josette, s'adressant à Jean.

— Il appartenait au 152^e, ajouta Josette.

— Et se trouvait à côté de mon pauvre frère. Voulez-vous le voir ?

— Tout à l'heure, intervint Mme d'Armagne, il déjeune avec nous d'ailleurs. Je crois pour l'instant, mes deux grands, vous devez avoir hâte de faire votre toilette.

— Venez, invita Josette, mais comme il n'y a qu'une chambre de prête puisque nous ne l'attendions pas, Pierre, il faudra que l'un de vous attende quelques minutes que...

— J'attendrai, dit Pierre, à toi l'honneur Jean.

— Pourquoi plutôt moi que toi.

— Honneur au brave, mon vieux. Je ne l'ai pas encore ce ruban tant envié.

— Cela viendra.

Jean s'éloigna précédé de Josette, tandis qu'Arlette se dirigeait vers Georges, laissant seuls Mme d'Armagne et son fils.

— Voilà ta chambre, fit Josette en ouvrant la porte, ce n'est pas celle que tu avais coutume d'occuper quand tu vivais ici, nous en avons fait avec celle de Pierre une grande salle.

— J'y serai très bien. Mais qui l'a si bien arrangée ?

Un doux sourire éclaira le visage de la jeune fille.

— N'est-ce pas le rôle d'une fiancée ? murmura-t-elle.

— Josette chérie.

Il se retint de l'attirer à lui.

— Je te laisse, s'empressa-t-elle, il faut que je prépare la chambre de Pierre, elle est à côté de la tienne ; la tête de vos lits touche la même cloison ; vous pourrez, ainsi, au cours des nuits où le sommeil ne vous visitera pas, échanger quelques paroles. A tout à l'heure.

Jean referma la porte.

Tout en procédant à sa toilette, il réfléchissait :

« Elle sait qu'il est mort, pensa-t-il, c'est déjà pour moi moins pénible. Elle a pu sans témoins donner libre cours à sa douleur. Maintenant, je pourrais donc plus aisément lui dire que je connaissais la vérité. Certes, je pourrai me taire, mais ce ruban, ne dois-je pas accomplir la dernière volonté de Paul. Et puis, ma loyauté m'empêchera d'agir autrement. Je me dois de lui rendre sa parole. Elle seule doit en décider. Lui parlerai-je dès ce soir ou devrai-je attendre que naisse l'occasion ? Je ne sais...

— Hello, Jean, ça va ?

C'était Pierre qui venait d'entrer dans sa chambre.

— J'ai fini de me raser. Un coup de brosse et dans cinq minutes je serai prêt.

— Hâte-toi, mon vieux ; on t'attend en bas. Sacré veinard, ce n'est pas comme moi.

— N'exagère rien. Tu sais bien que ta présence ici apporte la joie.

Bientôt Jean quitta sa chambre et rejoignit Mme d'Armagne, dans la pièce où elle s'entretenait avec les jeunes filles et Georges Davelles.

— En effet, je vous reconnais, mon lieutenant, se leva Georges à l'entrée de Jean.

— Vous n'étiez pas dans ma compagnie, cependant.

Et les deux hommes bavardèrent jusqu'à l'arrivée de Pierre.

Quelques instants plus tard, tous étaient réunis autour de la table de la salle à manger.

Soudain, la cloche de la grille résonna.

Le domestique s'empressa d'aller voir. Il revint bientôt, porteur d'un télégramme qu'il remit à sa maîtresse, laquelle se hâta de le décacheter.

La joie rayonna sur sa figure.

— Votre père arrive demain soir ! annonça-t-elle. Dieu me comble.

— Hurrah ! lança Pierre.

— Un chic au général ! s'écria Jean.

— Demain, vous serez en famille, émit Arlette, tandis que nous voyagerons.

Le bonheur se lisait sur le visage de presque tous. Josette elle-même avait abandonné son air mélancolique.

CHAPITRE XIX

La journée du lendemain se passa sans que Jean se résolût à parler à Josette.

Tous décidèrent d'accompagner jusqu'à Quimper Arlette et Georges et d'y attendre l'arrivée du général.

Le soir, la famille complète se trouvait réunie. Une atmosphère pleine de charme et de joie régna.

Depuis un moment déjà, ayant achevé de prendre son petit déjeuner du matin, Jean se tenait nu-tête sur la terrasse de la demeure.

Cette matinée était douce, un pâle soleil caressait de ses rayons l'océan versatile aux reflets changeants.

Une douce brise du large venait caresser le visage de l'officier qui rêvant, fumait une cigarette. avait jeté sur ses épaules.

Le vent soulevait aussi les pans de sa capote qu'il

On distinguait par instant le bruit des vagues venant mourir sur les cailloux ou montant à l'assaut des falaises.

— Déjà là ! Moi qui croyais être la première descendue !

Jean se retourna. Josette était devant lui.

— Tu vois, petite Josette, j'admiraïs cette étendue mouvante, et je pensais à bien des choses.

— Pourrait-on connaître un peu les pensées de mon fiancé ?

Elle était douce, câline, jamais encore Jean ne l'avait vue ainsi. Il crut que l'heure était venue.

— Je n'ai rien de caché pour toi.

— Alors, je t'écoute. Mais peut-être ferions-nous mieux d'aller dans le parc. Les grands arbres nous mettront à l'abri du vent.

— Volontiers, mais tu n'as rien sur les épaules. Il ne faut pas prendre froid.

Il se précipita dans l'antichambre et recouvrit Josette de la capote de Pierre.

— Tu n'as pas trouvé autre chose qui soit plus lourd ? rit-elle.

— Ceci te va à merveille, et puis, de loin, on pourra nous prendre pour deux amis qui se promènent.

— Soit.

Elle prit le bras de Jean et tous deux descendirent les marches du perron.

— Ainsi, Josette, tu voulais connaître, en véritable fille d'Eve, quelles étaient les pensées qui flottaient dans mon cerveau.

— N'en ai-je pas un peu le droit ?

— Si fait. Je ne le conteste pas.

— Ah ! pourtant, avant toute chose, je désire connaître l'histoire qui se rattache à ce ruban rouge que tu portes. Ne m'as-tu pas dit, le jour de ton arrivée, que tu me la conterais.

— En effet... Elle est très triste.

— Qu'y a-t-il de gai aux heures que nous vivons ?
Je t'écoute.

— Eh bien ! voici... le ruban ne m'appartient pas.

— Que veux-tu dire ? s'étonna Josette.

— Oh ! rassure-toi. Je l'ai gagné, moi aussi. Mais celui-ci est à toi.

— Comment, à moi ? Je ne comprends rien à tout ce que tu me dis.

— Si tu voulais me laisser parler, tu comprendrais bien vite.

— J'essaierai, en ce cas, de me taire.

— Je te disais donc que ce cher ruban est ta propriété, je l'ai reçu d'un de mes camarades que j'ai beaucoup estimé et que la mort a fauché, enlevé à l'affection des siens.

Jean sentit à cet instant la main de Josette se crispier sur son bras. Avant de poursuivre son récit, il jeta un regard sur sa fiancée ; il la vit un peu pâle.

— Ce garçon que tu connaissais bien, ma petite Josette.

— Jean ! haleta-t-elle.

— Calme ton émoi, ma chérie. Tu as deviné par ces quelques mots que je connais le secret caché dans ton cœur.

— Pardon, Jean...

— Pourquoi te pardonnerai-je ? Ce serait plutôt à moi de te le demander, ce pardon. Mais, laisse-moi achever l'histoire de ce ruban. Et surtout, sois bien persuadée que je n'ai envers toi aucune, mais vraiment aucune mauvaise pensée.

Elle se blottit un peu plus contre lui.

— Merci, Jean, de me parler avec cette douceur.

— Donc, lorsque Paul fut transporté à l'ambulance, j'étais à ses côtés. Le colonel et un autre officier arrivèrent. Paul venait de renaître à la vérité des choses. C'est à ce moment que notre chef, prenant ce ruban sur la poitrine de l'officier qui

l'accompagnait, l'épingla sur celle de Paul. Quand à la fin de cette triste histoire, la voici.

Alors Jean prit dans son portefeuille la lettre dictée par Paul à son infirmière, et la tendit à Josette.

— Lis, ma chérie, et tu comprendras mieux que tout ce que je pourrais te dire.

— Est-ce bien nécessaire ?

— Je te le demande.

Josette, haletante, commença la lecture. Soudain, elle s'arrêta, éclata en sanglots et se pressa contre Jean.

Tout d'abord, il la laissa à sa douleur, puis, peu à peu, il la serra plus sur son épaule, lui murmura :

— La peine que tu éprouves, ma chérie, je la comprends. Tu l'aimais vraiment comme je l'aime, moi, de toute ma force. Pleure, soulage ton cœur meurtri, n'hésite pas à te confier à moi, peut-être trouveras-tu une consolation quand tu verras que mon amour n'a été en rien altéré. Paul était une âme droite, fière et haute. Le peu de temps que malheureusement nous avons vécu ensemble m'a permis de le connaître, de le bien connaître. Une amitié indéfectible s'était créée entre nous. A sa mort, j'ai ressenti une peine immense et pourtant, je savais.

Josette leva ses yeux pleins de larmes vers son fiancé.

— Mais comment as-tu appris ?

— D'une façon bien extraordinaire. Un portefeuille sur la route, je le ramasse, l'ouvre, y trouve ta photographie et le nom du propriétaire.

— Oh ! quel mal tu as dû avoir !

— Je l'avoue. Aussitôt je rejoignis Paul.

— Il n'aurait pas dû emporter mon image, puisque tout était fini entre nous.

— Attends, tu vas savoir. Ayant rejoint Paul, je lui demandais des explications. Il n'hésita pas une seconde à me les fournir. La photo, il venait de la

recevoir expédiée par sa sœur, qui, l'ayant trouvée dans les affaires de son frère, pensant qu'il l'avait oubliée, la lui envoyait. Il m'expliqua tout ce qui s'était passé entre vous avec la plus franche loyauté. J'aurais eu mauvaise grâce à lui tenir rigueur. Par la suite, nous avons hâte de nous retrouver afin de parler de toi. Voilà, ma chérie, toute l'histoire de ce ruban. Maintenant, je voudrais te poser une question.

— Je t'écoute.

— Promets-moi de me répondre franchement.

— Je te le promets.

— Acceptes-tu toujours d'être ma femme ? Ne te crois pas liée par cette bague que je t'ai donnée, surprenant, ainsi que je l'ai fait, ta bonne foi.

Josette demeura un instant pensive, puis, souriante, elle dit :

— Tu auras ma réponse tout à l'heure.

— Pas avant ? s'inquiéta Jean.

— Pas avant, répéta-t-elle, s'en allant en courant vers la demeure. J'ai froid.

Jean hésita, puis s'élança après elle, la rattrapa alors qu'elle atteignait le perron.

— Pourquoi me faire attendre ? Ne l'ai-je point lue dans tes yeux, cette réponse ?

— On ne peut rien te cacher.

Ils s'embrassèrent.

— Ah ! autre chose encore.

— Mon Dieu, quelle exigence !

— Il le faut, c'est au sujet du ruban.

— Eh bien ?

— Je vais te le donner ; il est cousu à ma tunique.

— Jean, si tu veux me faire plaisir, tu garderas toujours ce ruban sur ta poitrine, en souvenir du bon camarade que tu as perdu. Moi, je conserverai la croix que tu m'as donnée le jour de ton arrivée. Je l'ai déposée dans un écrin, avec un autre souvenir qu'il faut que je te montre. Viens.

Elle lui prit la main et l'entraîna jusque dans sa chambre.

Comme ils atteignaient les marches de l'escalier M. d'Armagne se présenta à eux.

— Bonjour, mon général ! fit Jean.

— Ah ! non, pas ici, appelle-moi autrement.

— Comme moi, dit Josette en sautant au cou de son père. Bonjour papa.

— Là, voilà, tu as compris.

— Oui, père !

— A la bonne heure !

Et il tendit la main au jeune homme qui s'empressa de la serrer avec chaleur.

— Où allez-vous donc par là ?

— Montrer quelque chose à Jean.

— Ne me laissez pas trop longtemps seul.

Les deux jeunes gens gravirent les escaliers deux par deux et entrèrent dans la chambre de la jeune fille.

Elle alla à un petit secrétaire, ouvrit un tiroir, prit un écrin où se trouvait la croix qui cachait la petite médaille d'or posée sur la lettre de Paul.

— Lis cette lettre, Jean ; tu verras ainsi que je n'ai rien de caché pour toi.

Jean obéit, puis remit la missive à Josette, qui la déploya et lut à haute voix :

« Une vie nouvelle s'ouvrira pour vous. Sachez que depuis notre départ je n'ai eu qu'un ami sincère, loyal, bon, que j'ai aimé comme un frère. Un jour, vous l'avez rencontré sur votre route. Je ne puis souhaiter qu'une chose, c'est que vous lui apportiez tout l'amour que vous aviez pour moi. »

— Pauvre Paul ! murmura Jean.

— Nous penserons souvent à lui tous deux, après la tourmente, alors que le soir apaisant viendra bercer nos âmes. Tu me parleras de lui, tu me diras ce que tous deux vous disiez de moi. Ainsi, nous ne l'oublierons pas dans notre amour.

— Vous étiez dignes de vous aimer.

— Jean, je suis certaine que nous serons heureux.
Embrasse-moi bien fort, bien fort.

Il l'étreignit dans ses bras robustes.

— Maintenant, allons voir papa.

CHAPITRE XX

Ce soir-là, dans sa chambre, Josette relut la lettre qu'avait écrite un jour son frère, dans laquelle il lui parlait d'un jeune ménage de ses amis.

« Peut-être a-t-il raison, murmura-t-elle. Le grand amour n'est parfois qu'un feu de paille. Arlette aussi pensait ainsi : un mariage comme sera le sien, pourquoi ne serait-il pas heureux ? Alors, j'ai une très vive sympathie pour Jean. Il m'aime. Je serai heureuse, moi aussi. »

Elle fit sa toilette de nuit et se coucha.



Le vent soufflait par violentes rafales.

La mer, en vagues énormes couronnées d'écume, se lançait à l'assaut de la terre.

Entouré de sa famille, le général regardait l'océan en furie.

— Image de la guerre, dit-il.

La porte s'ouvrit.

— Madame est servie ! annonça un domestique.

Tous passèrent dans la salle à manger.

— Oh ! s'étonnèrent les officiers, tandis qu'un sourire se dessinait sur la figure de Josette et de Mme d'Armagne.

Sur une nappe superbement brodée, des cristaux étincelaient, des ajoncs gouttes d'or s'entremêlaient avec la mauve bruyère et des genêts.

— Qu'est-ce à dire ? reprit le général.

— Aujourd'hui, c'est un jour de fête, papa, dit Josette.

— Nous sommes le 23, remarqua Mme d'Armagne.

— Et alors ?

— J'ai compris, sursauta joyeux Jean, brandissant un calendrier.

— Tu as de la veine ! observa Pierre.

— Tiens, lis, mon vieux : 23 janvier : Fiançailles.

— Je ne m'attendais pas à ça, par exemple ! fit le général. Et qui a eu cette idée ?

— Est-ce que cela se demande ? sourit Mme d'Armagne. Regarde ta fille, et tu auras ta réponse.

— J'espère, fillette, que tu n'as pas oublié le champagne.

— Rien ne manquera.

— Dans ce cas, prenons place.

En s'asseyant, Jean vit sur son assiette un petit paquet. Etonné, il l'ouvrit et trouva dans un écrin la bague de fiançailles qu'il avait donnée à Josette. Il regarda, surpris, sa fiancée, qui se pencha à son oreille.

— Me la donneras-tu une seconde fois ? Je la désire tant... elle est si belle.

— Gamine, fit Jean, lui prenant le menton. J'ai compris.

Puis il se leva.

— D'ordinaire, c'est vers la fin du repas que s'échange l'anneau.

— Mais, interrompit le général, depuis quand donne-t-on deux fois une bague de fiançailles. Il me semble que...

— Permettez, mon père. Quand, il y a deux mois, j'ai passé cette bague au doigt de Josette, ce fut un peu par surprise. Et puis il manquait quelqu'un près de nous. Toi, mon vieux Pierre, qui te morfondais là-bas, sous le soleil africain. Cette cérémonie, qui n'en était pas une, Josette a fort bien compris qu'elle n'avait pas atteint le but que je voulais. C'est pourquoi aujourd'hui elle m'a demandé, à la minute, de renouveler mon geste. Vous pensez si je suis heureux de le faire.

— C'est vrai, déclara Josette, cet anneau, je ne le portais pas.

— Et maintenant ? demanda Jean.

— Jamais plus il ne me quittera.

Et elle offrit son doigt à Jean.

— Que ce symbole, ma chère petite Josette, soit pour toi l'assurance que toujours mon amour envers toi sera le plus fort, et je dis comme le poète :
Aujourd'hui plus qu'hier... moins que demain.

— Tout cela, c'est très bien, demanda le général. Mais à quand le mariage ?

— Nous y penserons tantôt, déclara Josette. Je crois bien que ce sera...

— Bientôt, acheva Jean. Mais, dis donc, Pierre, est-ce que tu as l'intention de rester célibataire ?

— Certes non !

— Alors... tu as peut-être des vues sur quelqu'un ?

— Hé ! hé ! on ne sait pas.

— Pourvu que tu ne me donnes pas comme belle-sœur une mauresque avec une étoile au milieu du front ?

— Rassure-toi à ce sujet. Ne t'ai-je pas chargée de me découvrir l'oiseau rare ?

— Je ne crois pas que ce soit ici que je puisse la trouver.

— Quoiqu'il en soit, l'heure n'est pas venue pour cela. Et puis, je veux aussi que sur ma poitrine, alors que je serai face à l'autel, brille l'étoile des

braves, comme celle qui scintille aujourd'hui sur la poitrine de mon père et de Jean.

— Le ruban rouge... murmura Josette en regardant son fiancé.

— Insigne de gloire et d'honneur, qui parfois est celui de l'ADIEU.

Tous deux se comprenaient.

FIN

LA CHATELAINE DE GUINETTE

par MARIE-REINE AGHION

CHAPITRE PREMIER

Un dimanche de juillet, dans la vallée de la Juine...
Comme elle coule bien, la Juine, sous les vertes frondaisons ! Le bois est embaumé. Les fûts blancs des bouleaux se mirent dans la rivière. Au loin, un invisible coucou semble marquer l'heure...

Claudie erre au bord de la Juine, pensive, son front penché vers l'eau à peine ridée par les pattes des gros moustiques flottants... De longues chevelures d'herbes, submergées, étirées longuement par le courant, retiennent son regard.

— Tu vois ! murmure-t-elle, enfantine soudain. C'est ici que la fée a plongé. C'est ici qu'elle nage entre deux eaux...

Mais une voix gronde :

— Claudie, veux-tu m'écouter sérieusement ?

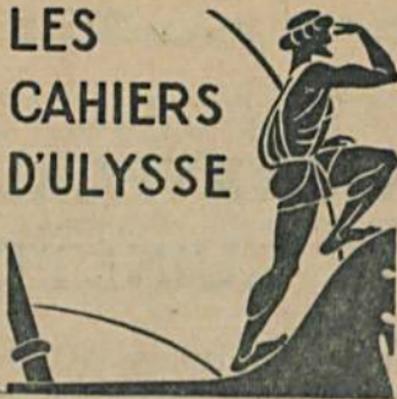
— Mais je t'écoute, Jean-Lou !

— On ne le dirait pas. Cela ne te fait donc rien d'apprendre que je viens de trouver une belle situation ; que, grâce à Mme Albigny, je vais tenir, dès demain, l'emploi envié de premier secrétaire auprès de Maître Bertrand Armentières ?

(A suivre.)

LISEZ DANS
NOTRE
NOUVELLE
COLLECTION

LES CAHIERS D'ULYSSE



Les aventures
dessinées les plus
originales,
les plus
passionnantes,
les plus
extraordinaires.

VIENT DE PARAÎTRE :

LES NAUFRAGES DE L'AIR, par J. AWAY.

Deux millions ! C'est le prix offert au gagnant de la course aérienne autour du monde. Trois anciens pilotes militaires y participent avec le nouvel avion qu'ils ont conçu. Sur le point de prendre l'envol la radio annonce une nouvelle foudroyante qui bouleverse surtout Isabelle Ribeira... Les trois amis abandonnent leur projet et se lancent avec leur appareil à travers les déserts africains, l'Océan Indien, l'Océanie et l'Océan Pacifique... Ils parviennent à sauver deux aviateurs en détresse et... gagnent deux millions

CAHIERS DÉJÀ PARUS :

LE HEROS DE LA PRAIRIE, par V. MOLINEAUX.

LES PILLARDS DES RÊCIFS ROUGES, par R. ALBERT.

LES PIRATES DU CIEL, par J. AWAY.

GUERRE DE PLANÈTES, par G. SCOLARI.

LE SECRET DE STEN, par V. MOLINEAUX.

*Chaque cahier contient
un récit complet.*

" Une Nouveauté "
tous les 10 et 25 du mois.

S. E. P. I. A.
94, RUE D'ALÉSIA
PARIS XIV^e

Fr.

2

LES
PATRONS FAVORIS
& MINERVE

sont spécialement étudiés en relation avec les possibilités actuelles. Malgré la carte de vêtements, vous serez toujours ÉLEGANTES en transformant des vêtements délaissés ou en utilisant les nouveaux tissus grâce aux :

PATRONS FAVORIS
& MINERVE

Grâce à nos patrons spéciaux

Dans votre jupe de l'année dernière vous ferez un " PETIT GILET TAILLEUR ".

Demandez le n° 445 (taille 44)

Dans votre robe du soir, vous trouverez une " BLOUSE A MANCHES ".

Demandez le n° 441 (taille 44)

Ajoutez sur votre robe une basque mobile et vous aurez un charmant " TAILLEUR DE VILLE ".

Demandez le n° 3477 (taille 44)

Avec un coupon de tissu imprimé vous transformerez votre robe unie de l'année dernière.

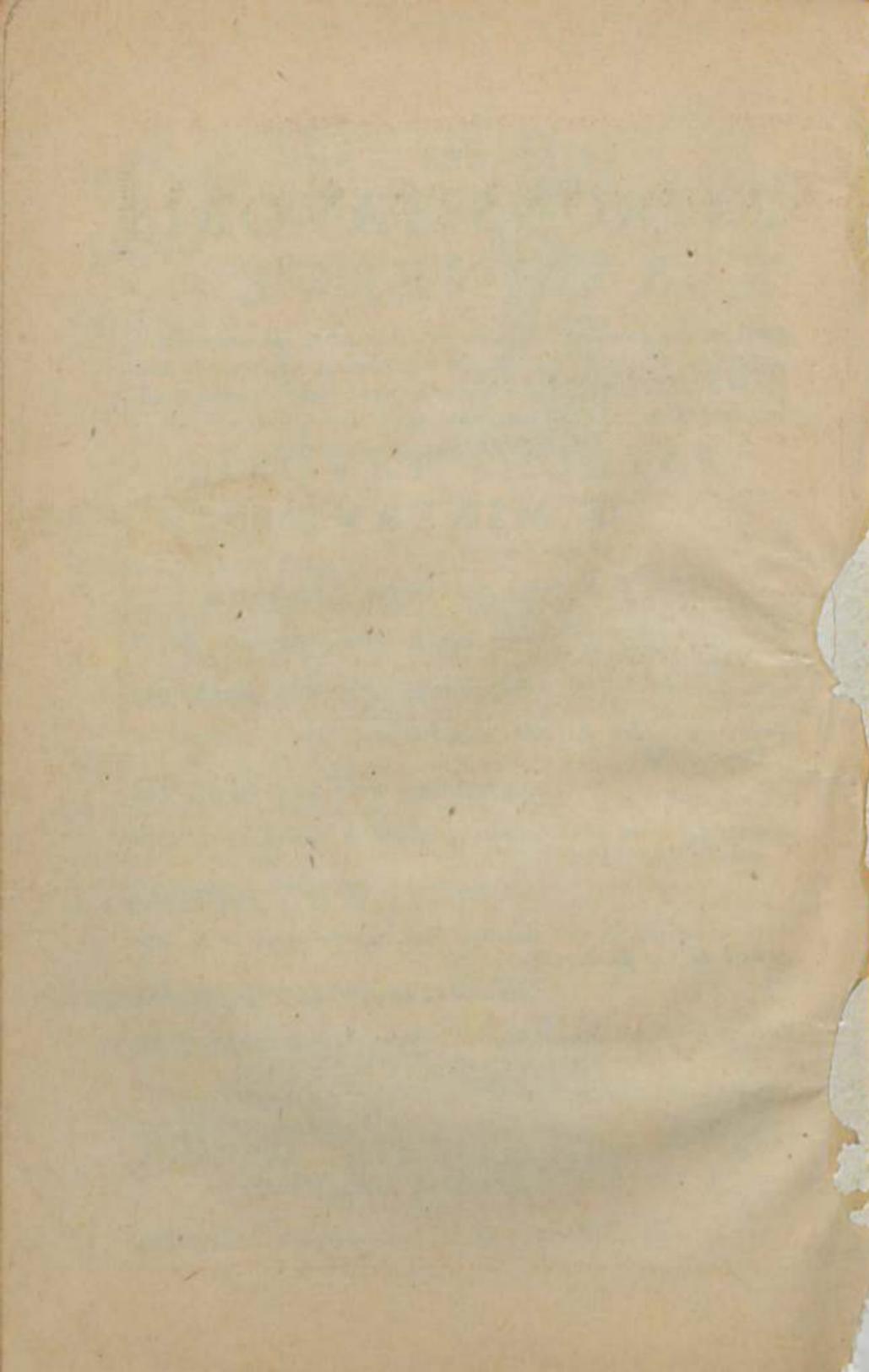
Demandez le n° 3318 (taille 44)

Avec un petit métrage de tissu vous ferez de la robe de crêpe de Chine de votre fillette une " ROBE NEUVE ".

Demandez le n° 3422 (5 à 7 et 8 à 10 ans), etc...

DEMANDER NOTRE PETITE NOTICE EXPLICATIVE
ET NOS PATRONS SPÉCIAUX

Le Patron : 4 fr. aux tailles indiquées



COLLECTION FAMA



Derniers volumes parus :

695. **Mon cœur est à moi**, par Magda CONTINO.
696. **Sous le masque**, par Annie et Pierre HOT.
697. **Le chevalier aux fleurs**, par Germaine PELLETAN.
698. **Tendresse d'ainée**, par Jean ROSMER.
699. **La demoiselle au mimosa**, par VERSE-STEFF.
700. **L'amour et l'amitié**, par Renée DAUMÉRIC.
701. **Chant d'amour au crépuscule**,
par Jean D'YVELYSE.
702. **Le Ruban rouge**, par Raoul LE JEUNE.

Prochain volume à paraître :

703. **La Châtelaine de Guinette**,
par Marie-Reine AGHION.



En vente partout : **2 francs 50**

LES
**PATRONS
FAVORIS**



DEPUIS TOUJOURS SONT LES MEILLEURS